

Félicité: Étude sur la poésie de Marceline Desbordes- Valmore

**Robert, comte de
Montesquiou-Fézensac**

Au lecteur.

L'orthographe d'origine a été conservée et n'a pas été harmonisée, mais les erreurs clairement introduites par le typographe ou à l'impression ont été corrigées, et à quelques endroits la ponctuation a été corrigée. Les corrections indiquées dans l'Errata ont été effectuées.

Les notes de bas de page ont été renumérotées consécutivement

et placées à la fin de chaque section. Les notes en marge sont placées avant le texte correspondant et marquées [note].

Le texte imprimé en gras dans l'original est marqué =texte=.

[Illustration: *Mme. Desbordes-Valmore.*

A. Devéria del.]

COMTE ROBERT DE MONTESQUIOU- FEZENSAC

LES AUTELS PRIVILÉGIÉS

FÉLICITÉ

ÉTUDE SUR LA POÉSIE

DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

SUIVIE D'UN ESSAI DE CLASSIFICATION

DE SES MOTIFS D'INSPIRATION

Avec un portrait de Madame VALMORE d'après DEVÉRIA

[Logo de l'Éditeur]

PARIS

A. LEMERRE, ÉDITEUR

23, 31, passage Choiseul

1894

Et nul ange ici-bas n'a vengé sa douceur.

FÉLICITÉ

Dolorosa.

Elle s'occupe aussi des choses de la terre
Car la feuille du lys est courbée en dehors.

Victor HUGO.

AVANT-PROPOS

Les gens en parleront, n'en doutez nullement,
et

bien fou du cerveau

Qui prétend contenter tout le monde et son père,

Les deux consolants conseils de La Fontaine ont répondu d'avance aux objections que je relève, comme à toutes autres objections, au reste.

Néanmoins, je veux m'efforcer de réfuter plus spécialement quelques-unes d'entre elles.

Essayons, toutefois, si par quelque manière,

Nous en viendrons à bout.

J'ai tenté, en témoignage partiel d'une piété que j'espère attester plus complètement aujourd'hui, comme en manière d'une rétrospective compensation, dont plusieurs ont apprécié l'intention et goûté le contraste, de donner bien moins à ma glose qu'à une muse, de son vivant la plus infortunée, un auditoire élu de distinction intellectuelle et de noble élégance. Les malicieux en ont voulu faire une manifestation précieuse dans le fâcheux sens de ce mot, quand la présence de beaucoup de bons esprits empêchait

pourtant l'équivoque de *bel esprit* sous laquelle on n'eût pas été fâché de discréditer la réunion et de gâter la chose.

J'ai récité alors les deux premiers chapitres de l'étude qui suit, plus la troisième partie du chapitre IV. Je marque aujourd'hui d'un astérisque dans ces pages, où pas un mot n'a été changé, trois passages dont les expressions faussement ou incomplètement citées ont été relevées plaisamment, et je les livre à une critique plus attentive.

Mais, ce qu'il y eut d'un peu déroutant, pour ma bonne foi, ce fut, en même temps que le reproche d'une prononciation trop martelée,—sans doute encore insuffisante,—la soi-disant *citation en italiques et entre guillemets*, dans plusieurs compte-rendus, de locutions cocasses telles que «_encélesté, lavabo de pensée! superlativement liliale. Il y a une grande injustice à réparer, le mage a dit..._» dont mon texte n'a jamais porté trace.

Quant à la trop spirituelle accusation de songer à réhabiliter Loïsa Puget, d'une part—à savoir de traiter une matière comiquement rococo;—et ailleurs, d'avoir, par le choix d'un sujet, pourtant toujours ouvert—et sur lequel naturellement tout le monde avait à m'en remontrer—cherché à me parer de ce qui revenait à d'autres: il faut pourtant qu'on opte entre ces deux griefs qui s'annihilent.

Un mot pour chacun:

Nul musicien de génie qui ait, que je sache, consacré la petite metteuse en musique de tant de romances aux harmonies justement moquées. Mais les rieurs qui attendent mon panégyrique de Loïsa Puget, parce que j'ai célébré Marceline Valmore, savent-ils bien qu'il n'y a guère de rehaut ni de grâce à ne point être touché par les accents de

Celle dont Michelet a écrit: «_Cette puissance d'orage qu'elle seule a jamais eue sur moi._»

Certes, j'ai voulu, moins révéler certaines parties de l'œuvre que relever toute la figure, un peu brumeuse et oubliée, quoi qu'on en puisse dire, entre les buissons de ses poésies enchevêtrées de lierres et de lianes, de clématites et de chèvre-feuilles, de vignes vierges et de viornes, ainsi qu'une Belle-au-bois-dormant du rêve attendant le réveil de quelque songeur épris de son silence harmonieux, de son souffle et de son soupir.

Mais, ce que j'ai aussi souhaité, c'est de rafraîchir les fleurs et les palmes d'illustres ex-votos spontanés, entrelacés autour du souvenir de Marceline Desbordes-Valmore, par tant de mains généreuses; c'est de faire revivre l'encre mystérieuse et sympathique des litanies de la glorieuse admiration et de l'estime impérissable signées de noms prestigieux ou sublimes.

Une lecture entière de cet essai, pour ceux qui ont souci d'autre chose que de chicanes taquines, renseignera sur ma tentative et sur son dessein. J'ose espérer qu'ils ne seront pas reconnus vains, mais me donneront droit d'inscrire mon nom au-dessous de nobles commentateurs, dont le plus récent fut M. Verlaine, parmi ceux qui ont promené au moins un fil et projeté une lueur entre les beautés emmêlées de touffus bosquets, de bouquets diffus.

R. M. F.

_Versailles,

Janvier 1894._

... relisant à froid ces pages... Je pensais que cet enivrement paraîtrait sans doute ridicule, présenté à des lecteurs distraits; mais aussi, je songeai à ceux qui se pénètrent plus profondément des émotions qui naissent d'une œuvre sérieuse, et il me sembla que je leur devais un compte fidèle du travail que je venais de faire, et qu'il fallait les faire remonter jusqu'à la source même des idées dont ils avaient suivi le cours.

C'est pour cela que, m'attendant bien à paraître extraordinaire, j'ai voulu passer par dessus ce qu'il y a de puéril et d'exagéré dans l'inspiration, aux yeux des gens froids.

ALFRED DE VIGNY

A LA MÉMOIRE DE MA BELLE-SŒUR

PAULINE DE SINETY

**COMTESSE GONTRAN DE MONTESQUIOU-
FEZENSAC**

Je redis vos vers, Marceline,
Harpe plaintive et cristalline,
Le cœur ému, les yeux en pleurs.
Je les dédie à vous, Pauline,
A vous, sa compagne en douleurs![1]

R. M. F.

[1] Vers transposés de Brizeux.]

PROLOGUE

Je voudrais dire à mon tour, et, s'il se peut, plus synthétiquement qu'il n'a été fait jusqu'ici, une poëtesse admirable, ensemble merveilleuse et sublime, la Sapphô chrétienne, Marceline Desbordes-Valmore.

Pas un de nous en qui ces musicales syllabes, cristallines comme le son d'un harmonica, ne résonnent familièrement. A tous, notre mémoire d'enfant signe de ce nom

Un tout petit enfant s'en allait à l'école...

et tels autres menus poèmes appropriés, dont se désennuyait notre étude, car

Le maître est tout noir...

Le doux nom estampille encore pour tous quelques romances où notre adolescence s'égaya, et qui font sourire. Puis c'est tout. Peu se doutent que le gentil nom est celui de la poëtesse admirable, ensemble merveilleuse et sublime, la Sapphô chrétienne. Et c'est vraiment pour quelques-uns seulement qu'il commence de se nimer du halo d'une auréole qui est une aurore non qui se *révèle*, mais qui se *relève*.

Sur la pierre des morts croît l'arbre de grandeur.

Le sublime vers de Vigny, prélude pour celle dont la renommée, entre toutes, a ceci d'étrange, qu'appréciée à sa vraie valeur par les plus illustres de ses contemporains, Lamartine, Hugo, Vigny, Michelet, Dumas, Sainte-Beuve qui se faisaient honneur de son amitié, traitée à peu près dignement par la postérité banale qui consacre d'un nom de rue, sa vraie gloire est, jusqu'à ce jour, fermée ainsi que fut son âme, et pourtant, comme elle, toute pleine de ferveurs en puissance, de clartés latentes, et de virtuelles vertus.

Appliqué depuis déjà des ans à tenter d'en fomenter l'éclat, il m'eût été douloureux de n'être pas des premiers de cette seconde période à divulguer nettement la bonne nouvelle dont se sont déjà plus ou moins brièvement et secrètement réjouis, après les maîtres dont je parlais tout à l'heure, Gautier, Baudelaire, Banville, Barbey d'Aurevilly et M. Verlaine.

Pour cela, je suis venu à vous aujourd'hui, et vous demande de me suivre à travers cet exquis calvaire, ce douloureux et délicieux dédale, où les propres vers de Marceline, délicatement parfilés, nous serviront de fil conducteur en même temps que de sympathique lien.

I

*

On remet un jour à Hugo,—selon une anecdote plus ou moins véridique—une lettre adressée *Au plus grand Poète de France*. Il la fait porter chez Lamartine, qui la retourne au premier.—«Nul ne saura jamais, aurait ajouté Vigny, lequel des deux s'est décidé à l'ouvrir.»

Que la suscription ait revêtu: *Au plus mystique*, c'était lui-même; au plus *plastique*, Gautier; au plus *précordial*,
VALMORE.

Il y a dans une des pièces du poète qui nous occupe, un vers, surtout un verbe, très simple, dont je ne retrouve nulle part ailleurs l'émouvante affixe et le significatif figuré:

Beaux innocents morts à minuit

Desserrez mon cœur qui me nuit.

Le cœur serré n'est que trop connu: cette étrange étreinte intérieure d'anxiété angoisseuse et froissante. Il s'agissait de *desserrer* cela, dénouer, délacer ce vêtement invisible et subcostal * immatériel et pourtant si réel, qui appuie et qui nuit.

C'est la propre action des poésies de madame Valmore; de cette main mystérieuse et incorporelle qui s'immisce à travers l'âme qu'elle surprend et apaise, pour aller plus avant, *descendit ad inferos*, desserrer le cœur qui nuit.

Le seul mythe de Parsifal, la seule minute où le regard de la Sainte Lance, miraculeusement assainit, retire de leur cauchemar d'angoisse et palpitation d'arrachement la tête et le cœur d'Amfortas, le noble prêtre qui a péché (et que Madame Valmore paraît avoir prévu dans ces deux vers:

Alors posant ma main où la douleur s'élance

Je ressentis au cœur comme un grand coup de lance!)

peuvent équivaloir au réveil désenfiévré qui suit une pleine lecture tardive de cette poésie. On passe la main sur son front, d'un geste d'habitude, pour en chasser un nuage qui n'y est plus. On la porte à son flanc pour assagir sa plaie, et, comme Sainte-Élisabeth, on ne rencontre plus, sous son manteau, qu'un bouquet de roses...

Quel doux ravissement se glisse entre mes larmes;

Quelle main me caresse et s'arrête à mon cœur?

Alors, ainsi que le Pur-Simple, cœur desserré sous l'onde baptismale, on murmure: «D'où vient que tout me semble si bel aujourd'hui?...»—C'est qu'en ce jour quelqu'un a pâti pour toi. Car, seule, la passion peut racheter la souffrance; et l'hostie blanche, la pure colombe a rougi, pleuré, saigné. Car il y a vraiment d'un christ féminin dans cette sainte femme

Dont nul ange ici bas n'a vengé la douceur.



J'ai dit lecture tardive. Oui. Les éditions éparpillées et incomplètes sinon interdissent, du moins entravent longtemps le *vol d'oiseau* sur cette œuvre. Les trois volumes de M. Lemerre permettent aujourd'hui[2] de diviser tour à tour et recomposer une grande partie du faisceau lumineux pour se délecter du détail ou se réjouir de l'ensemble.

Il y avait encore cet inéluctable silence qui succède aux oraisons funèbres, où se restreint presque intégralement encore le formulaire de la poëtesse. Baudelaire, pourtant son plus subtil bien que bref panégyriste, apparaît visiblement gêné par ce manque de cohésion dans la gerbe des recueils. Nul doute que son bel article n'eût étendu ses accents, élargi ses accords sous la révélation plus tard totalement proférée; à l'effluve surtout de ce recueil posthume qui résume l'essence du flacon, la quintessence de l'essence.

Enfin, et de par la loi du *suranné* qui n'est déjà plus le *démodé*, et cependant pas l'ancien encore, mais bien la chrysalide à travers laquelle l'un devient l'autre,—entre notre génération et celle qui tenait encore à la contemporaine par le *de visu*, voltigeait ce prestige fané d'époque, ce brin un peu risible de coiffure en *couette*, par-dessus l'attitude *troubadouresque* et *dessus de pendule*, l'écho de «_ce petit côté secret qui rend populaire, ce presque rien qui fait tache_[3]» et grâce auquel notre mémoire d'enfant nous donnait la dame pour à peu près connue. Une résonnance de tous ces pianos mentionnés par Sainte-Beuve, et sur lesquels s'est transposé et *tapoté* le plus chantant de la *lyre* du poëte, tandis que le silence en

retient encore les traits les plus fulgurants et les plus suaves soupirs. Une odeur de *Quel est ce gant rose—qui n'est pas le mien*, invétérée en une récurrence, et longtemps empêchant de croire que s'y pût loger la main dont s'étancheraient nos douleurs.

Oui, ces *romances* où des beautés sont souvent recélées, et dont, ailleurs, l'inconscient comique aboutit à quelque chose de touchant comme la demi-lyre de la gravure de Monziès, cet élément *Pauline Duchambge*, ce bout d'écharpe envolée dont les biographes entortillent le sujet trop complaisamment, n'ont plus qu'un intérêt parasite et documentaire; et la prétentieuse brume en fond au feu de ce qu'elle abrite et qui les habite; et le ruban de Desbordes-Valmore s'en ira rejoindre le turban de Staël, les cornettes de Sévigné, les bandeaux de Sand et les bandelettes de Sapphô, dans ce * vestiaire des siècles où les atours s'évanouissent, pour laisser s'épanouir, hors du temps, la beauté nue.

[2] Depuis 1886.

[3] Baudelaire.

* *

Elle «_résout la sécheresse du cœur_», Michelet l'a dit, qui, seul, a légué les formules vraiment caractéristiques de ce doux-amer génie. Elles flottent par-dessus toutes autres paraphrases et surnagent ainsi qu'une arche par un déluge, ou tout au moins comme le manuscrit de Camoëns pouvait reluire au-dessus du flot.

Les voici. C'est avec celle sur «_le don des larmes, ce don qui perce la pierre_», trois autres encore: «_Le sublime est votre nature._»—«_Mon cœur est plein d'elle. L'autre jour en voyant Orphée, elle m'est revenue avec une force extraordinaire, et toute cette puissance d'orage qu'elle seule a jamais eue sur moi._»—Enfin: «_Je ne l'ai connue qu'âgée, mais plus émue que jamais; troublée de sa fin prochaine, et, on aurait pu le dire, ivre de mort et d'amour!_»

Ces quatre paroles constituent l'évangile de Madame Valmore. Quoi qu'on puisse écrire d'elle désormais, ne saurait que graviter autour de cette quadruple épigraphe succincte, synthétique, suggestive.

Tous ceux qui abordent cette mémoire et en tirent du relief sans lui pouvoir ajouter de lustre (car la seule donnée en illumine l'interlocuteur de son approche d'arche sainte), brassent la légende en quatre versets, sans paraître se douter du dessous qu'ils infligent, de ce fait même, à leurs variations et à leurs trilles.

Au reste, du contingent biographique où se recrutent à peu près ordinairement ces appendices, devrait-on même user? La grille du tombeau n'a-t-elle pas droit de suture immédiate au mur de la vie privée? L'amalgame de la personne double de l'artiste et de l'être représente un des plus déplorables postulats et l'une des plus fâcheuses exigences du public sur le mage. Les parterres insuffisamment renseignés et attentifs qui ne sauraient l'aller chercher là qu'il réside uniquement, à savoir dans l'_Œuvre_, exigent néanmoins (et d'autant plus!) de le toucher, sans l'atteindre, par la frange de son manteau, et, mieux encore, par l'ouverture de ses plaies, où quelque secret espoir de faire expier le mérite de l'_esprit prompt_, met en quête d'une tare de *la chair faible*...

Mais, pour nous autres, à vrai dire, qui avons démêlé, ressenti, goûté tout le parfum dans l'extrait, toute la griserie dans la liqueur, peu nous chalent des pétales froissés ou des baies flétries; plutôt nous craindriions volontiers d'amoindrir notre extase par d'inopportuns contrôles, de rétrospectifs examens sur une grappe tarie ou une fleur séchée.

Bien mieux, nous tiendrions de celui qu'importunent ces bravos adressés au gosier de l'interprète plutôt qu'à la sonorité éparse de son chant, et qui se recule et recueille au fond de la loge, craintif de voir attribuer le charme qui l'enchaîne encore à quelque vieux visage de ténor teint ou de cantatrice déteinte.

Les métiers, d'où vers nous chatoient les joyeuses aunes des tissus fleuris, ne sauraient se démonter qu'en bois et cordes. N'est-il pas plus sage d'oublier canuts et tisserands pour voir courir des rinceaux sur des fonds, revoir rêver des oiseaux entre leurs branchages brochés, suivre revivre et s'iriser des iris sur de la soie?

* * *

C'est elle seule la douloureuse Félicité qu'il sied interroger sur elle-même. A cette confession surtout, à cette autoconfrontation vraiment nous aident les biographies. Sachons-en gré, rendons grâces. Le plus clair de l'éloge de Sainte-Beuve ne consiste et réside-t-il pas en ces extraits de lettres où reluisent tant de familières splendeurs?

Le meilleur et le pire de ces aveux, le plus *sui generis* du type, le plus ** artésiennement* explicatif et révélateur de ce moi, c'est bien cette profession de foi de son arcane poétique: «_A vingt ans, des peines profondes m'obligèrent de renoncer au chant_ PARCE QUE MA VOIX ME FAISAIT

PLEURER; mais la musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion».

Hélas! nul ne s'est encore trouvé, parmi les indiscrets, pour nous révéler l'«homme d'un talent immense», le «fauteur de ces peines profondes...»

... ..

La vraie Valmore à édifier et déifier est une Valmore de vers, de ses vers groupés à l'entour de son nom en la délicate élite et la délicate prédilection d'une dédicace réversible. La citation est ardue en ces textes. Nuls autant ne menacent de la rendre envahissante; puisque le *il faudrait tout citer* de cliché immémorial est ici la vérité même. Telles pièces sont plus parfaites, plus délibérément réussies, mais qu'on n'oserait guère déclarer plus que d'autres adéquates à leur visée, mieux moulées sur nature. Fût-ce les trop célèbres *romances*, plusieurs drôlement datées et démodées et pour lesquelles l'indulgence tourne presque à du goût. «Dans Shakspeare, j'admire tout comme une brute,» fait un dire célèbre de Victor Hugo. Dans Valmore, faudrait-il varier, j'aime tout comme une âme; d'amant? non, d'enfant. Et c'est à noter que toutes les gloses meilleures ou pires exercées sur cette mémoire, en tirent la même fascination de mise en présence de leur âme enfantine et juvénile, de leurs «jeunes annales».

Ah! qui n'a souhaité redevenir enfant?

... ..

Là de la vague enfance un regret qui sommeille

Dans les fleurs du passé vaguement se réveille;

Il reparaît vivant à nos yeux d'aujourd'hui!

On tend les bras, on pleure en passant devant lui.[4]

Quels doigts au velouté de pistils, quelle âme à l'haleine de calice—non de quelle Fille-Fleur, à la façon de Wagner, mais de quelle Fleur-Flamme et Fleur-Femme s'approprieraient à ce précieux labeur? Combien d'heures enchanterement passées à parfiler brin à brin, ligne par ligne, l'étoffe de cette poésie, pour en isoler les fils les mieux aimés, les plus émus. Voilà de ces travaux auxquels il est plus suave de penser que, risquer, sage. Et quel autre qu'un immatériel Ariel oserait songer à parfaire un pastel avec du pollen récolté ou de la poudre d'aile de papillon prélevée?—Et puis la grosse besogne des heures nous réclame. Puissions-nous, une fois, nous abstraire assez idéalement pour volatiliser ce sublimé, que, nul autre jour, notre âme ne saurait se doser à l'état d'exquise transparence qu'exigent ce choix impondérable, cet impalpable tri.

Le moins massivement possible, une heure, nous tenterons d'offrir une épreuve de cette mellification artiste. Mais il faudrait pour y exceller ou même atteindre, toute la courte vie d'une géniale jeune fille marquée à l'aube comme un fruit touché et dont résorberait toute la sève immature d'un talent condamné, cette filiale tâche de tendresse, sans rien des odieux *extraits*; plutôt une de ces versicolores et

vétilleuses couronnes que tresse un Breughel des plus
larges et menues flores doctement entremêlées autour
d'un médaillon de madone.

Quelque chose de tendre y languissait; du lierre
Y tenait doucement la vierge prisonnière.

[4] Ailleurs:

Où partout où je marche une voix me rappelle,
Voix du berceau lointain qui ressaisit le cœur...
Voix qui trouble et se plaint de l'enfant infidèle
Dont le sort se fit triste en cherchant le bonheur.

L'impression qui succède à celle que je viens de dire (à savoir notre rachat par cette souffrance, notre rafraîchissement par cette brûlure, notre apaisement par cette ardeur), c'est une impression d'immersion, puis de submersion. Nous sommes noyés d'efflorescences et d'effluves, de sourires, de soupirs et de souvenirs. C'est à cet assaut par une tempête de feux et de pleurs qu'il faut sans doute attribuer l'air d'incomplet et de vague même des meilleurs essais autour de cette œuvre. Études sous forme d'articles, reprises avec ardeur, puis qu'on dirait rebutées, et qui ont de la lutte des barques contre une mer démontée, une phosphorescente mer faite de larmes et de flammes.

Après bien des reprises, je vous livre la ruse dont j'usai pour essayer de vaincre cette tempête, en enfermer dans mes outres les ouragans et les caresses, les bises et les brises pour les y retrouver à loisir, vous les distiller et vous les dire. Puisse, au nom de cet inestimable bienfait, le subterfuge ne pas vous paraître puéril, si le service vous est tant soit peu rendu.

Au cours de mes promenades et mes rêveries entre les mystérieux *bocages du sentiment*, de ces volumes, ainsi que les nomme prestigieusement Baudelaire, il me sembla pourtant finir par en démêler le méandre. Et ce ne fut pas sans exultation qu'en ayant tracé et dressé le plan, je le vis subdivisé en autant de charmilles et de chapelles qu'en avait taillées et ciselées notre poëtesse; et que j'en fis et y fis tour à tour rentrer son multiforme génie ainsi qu'il arriva à ce Protée du conte Oriental qui se réintégra en sa fiole.

Mais si ce livre est bocage, il est aussi buisson ardent.
Océan ou forêt l'amour y brûle et roule

L'amour, ce ciment des âmes

... ..

Amour, divin rôdeur glissant entre les âmes
suivant ses appellations mêmes.

Promise aux profondes amours selon son expression propre,
l'œuvre de Marceline Desbordes-Valmore est un *Univers
d'Amour*.

Il est doux d'être aimé, cette croyance intime
Donne à tout on ne sait quel air d'enchantement.

... ..

Ne vous étonnez pas en recevant la vie,
De tout ce qu'elle offrait, je n'ai vu que l'amour,
Mon cœur le respirait avec l'air et le jour...

Amour, hâtons-nous de le dire, et que là est le neuf et le merveilleux, d'autant plus passionné qu'il est plus pur.

Chaque écrivain, nous dit en substance Madame Valmore dans une de ses lettres, prodigue souvent à son insu un vocable qui, de par son intensité et sa fréquence, révèle et trahit son auteur: «Madame Sand en a un comme cela: *êtreindre!*»—Le mot de Marceline, ne serait-il pas *innocence*?

J'ai soif de sommeil, d'innocence,

... ..

N'entendra-t-elle plus mon passé d'innocence

Comme un oiseau sans fiel plaider avec son cœur?

... ..

Toi qui ris de nos cœurs prompts à se déchirer

Rends-nous notre innocence ou laisse-nous pleurer!

... ..

Beau fantôme de l'innocence

Vêtu de fleurs

Innocence! Innocence! éternité rêvée

Au bout des temps de pleurs serez-vous retrouvée?

Êtes-vous ma maison que je ne puis rouvrir?

Ma mère, est-ce la mort? Je voudrais bien mourir.

... ..

Inexplicable cœur, énigme de toi-même,

Tyran de ma raison, de la vertu que j'aime,

Ennemi du repos, amant de la douleur,

Que tu me fais de mal, inexplicable cœur!

Cœur du cœur, l'expression qui lui est commune avec Shakspeare, et qui la mène à l'amour de l'amour comme pour redoubler sa tendresse, fournit ce vers à madame Valmore quand elle parle de son enfant:

Oh! que vous me manquiez, jeune âme de mon âme!

Donc *Amour sous forme sextuple: Amoureux, amical, filial et maternel, charitable et divin*. Ajoutez *l'amour de la nature*, et *l'amour prorogé au delà du trépas*, vous aurez les six divisions sous lesquelles m'ont paru pouvoir se ranger toutes les phases de cette âme incoërcible, les phrases de cette œuvre vagabonde. A savoir: AMOUR, TENDRESSE-TRISTESSE, MATERNITÉ, FOI, NATURE, ÉTERNITÉ.[5]

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes.

Entre toutes séductions, celle du regard fascinait Marceline. Ses propres larmes et celles qu'elle consolait diamantaient sa vie.

Le son de la voix la captivait aussi.

Les *Yeux et les pleurs* et *la Voix* subdivisent donc naturellement cette grande division de l'amoureux amour.

TENDRESSE-TRISTESSE enferme *Prisons et Exils*, les deux misères qui l'apitoyaient le plus éloquemment, et qu'elle a le mieux pleurées.—_Ipsa_ contient ce qui semble le plus avoir trait à la personne même de l'artiste.

MATERNITÉ, c'est la mutuelle réversibilité de ce sentiment double, ascendant et descendant au cours comme au décours de ses *jeunes annales*: celles où elle joue le rôle de l'enfant; et d'autres où elle porte elle-même la croix de la Mère Douloureuse.

Nulle avant elle, nulle après elle, comme elle, n'aura dit et ne dira cet incessant échange, ne fera frôler et gravir en ses deux sens l'échelle de Jacob de l'amour successivement filial et maternel par les ailes de tant d'expressions

ingénieuses, caressantes et pures, pour parler tour à tour de
celle qu'elle nomme divinement

Ma tige maternelle enlacée à ma vie!

et de ceux qu'elle appelle non moins célestialement

Un enfant! un enfant! O seule âme de l'âme!

Palme pure attachée au malheur d'être femme.

Éloquent défenseur de notre humilité

Fruit chaste et glorieux de la maternité.

... ..

C'est notre âme en dehors en robe d'innocence.

... ..

De la foi des époux sentinelle sans armes,

Visible battement de deux cœurs dans un cœur!

... ..

Image de Jésus qui se penche vers nous

Pour relever sa mère humble et née à genoux.

Oui le bréviaire de l'amour filial est révolu. Nous la devons à Valmore cette

Voix du berceau lointain qui ressaisit le cœur.

Il semble, entre ces autobiographies d'une enfance indéfiniment évoquée, il semble que ce menu tableau lumineux de résurgence des jours premiers dont on dit qu'il apparaît au noyé près de s'engloutir, se découpe incessamment pour notre poète toujours prêt à sombrer, et charitablement l'isole des circonvolutions poignantes, le fascine et tire hors de soi. C'est le magique miroir où la Belle revoyait le foyer quitté du fond du royaume de la Bête.

Parle-moi, je t'écoute, éloquent souvenir.

Qui ne s'est détourné d'un trompeur avenir

Pour chercher dans le fond de son âme attendrie,

Tes regrets, tes leçons, ta tristesse chérie?

Ce tableau vague et doux qui repose les yeux,

Qui nous rend l'innocence et le pardon des cieux.

Ce vocabulaire, y peut-on ajouter? J'ose dire qu'on ne saurait l'égaliser. En tout cas, le surpasser, jamais. Centre de ce double courant de passion entre ses propres enfants et cette mère dont le souvenir, parmi cent apostrophes qui font sursauter, lui dicte cette pièce: *Quand je pense à ma mère*, elle-même pieuse fille et «pâle couveuse d'immobiles tourments,» ainsi qu'elle se qualifie, elle polarise tous les rayons de la maternité et de la *filialité*, passez-moi ce terme.

Ces apostrophes, en voici:

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme,
Un baiser qui jamais ne dit non ni demain.

... ..

Quand elle m'avait dit: Vous êtes mon enfant!
Le ciel, c'était mon cœur à jour et triomphant.

... ..

Comme le rossignol qui meurt de mélodie
Souffle sur son enfant sa tendre maladie,

Morte d'aimer, ma mère, à son regard d'adieu,

Me raconta son âme et me souffla son Dieu.

Enfin, ce passage qui rappelle et regrette les sépultures
disposées jadis au pourtour extérieur des églises:

C'était beau d'enfermer dans une même enceinte

La poussière animée et la poussière éteinte.

C'était doux, dans les fleurs éparses au saint lieu,

De respirer son père en visitant son Dieu.

Quant à l'éloquence de sa maternité propre, je ne crois pas
qu'on ait jamais parlé avec cette *nostalgie des entrailles*.

Jugez-en plutôt. Récemment mère, elle se plaint de ne plus
faire corps avec son nouveau-né.

J'aurais voulu voir Dieu pour te créer plus beau!

... ..

Et j'allais au soleil couchant sécher mes pleurs

Pour te rendre suave et pur comme les fleurs.

Et enfin, peut-être le vers d'imagination, de sensibilité et de formule, le plus curieux de toute l'œuvre:

Car, si près que tu sois, l'air circule entre nous!

FOI

La foi, c'est l'haleine des anges,

C'est l'amour *sans flammes étranges!*

C'est l'amour, toujours dévorant, mais transposé et sublimé, qui fait trouver à la muse devenue ange pour l'absorption finale, la résorption rédemptrice de sa terrestre passion contrainte dans le foyer de la ferveur éternelle, des images comparables aux seules Dantesques descriptions du paradis —mais avec moins de blancheur.

Seigneur! Qui n'a cherché votre amour dans l'amour?

... ..

Comme un oiseau s'enfuit, je m'en vais dans l'espace

Chercher l'immense amour où mon cœur s'abreuva...

et par les plus touchantes variantes de charité et de prière, de croyances et de sentiments, atteindre, en même temps que Dieu même, les plus fluides matérialisations de la pensée et du langage.

Je vous obtiens déjà, puisque je vous espère

Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

NATURE, c'est l'amour—je dirais volontiers *atmosphérique*, tant le poète y fait entrer de parcelles vivantes et vibrantes du Cosmos—de tout ce qui l'entoure, et tant son art spontané met de passion dans ses paysages, comme tout à l'heure il mêlait et fondait de chaleur et de lumière dans sa tendresse qui lui faisait s'écrier:

C'était un jour de charité divine

Où, dans l'air bleu, l'éternité chemine.

... ..

C'était partout comme un baiser de mère!

Les deux aires de ce naturel amour sont l'_Amour des fleurs_.

A quelque chère idole en tous temps asservie,

Je tombais à genoux pour adorer des fleurs,

... ..

Il semble que les fleurs alimentent ma vie.

Et l' _Amour de l'eau_, dont je ne crains pas de dire qu'il pourrait bien être solidaire du goût de cette tendre femme pour les larmes, si j'en crois ce mystérieux vers.

Et dans les flots du moins *mes larmes se perdront*

et ces autres:

Enfant, l'onde est molle et pure

Mais elle a soif de nos pleurs.

que je rapproche de celui-ci, de Vigny:

Penche sa tête pâle et pleure sur la mer!

L'amour de l'eau déjà attribué à plusieurs poètes par Victor Hugo, dans ce joli distique:

Georges Sand a la Gargillesse

Comme Horace avait l'Anio.

L'eau où Marceline voit se réverbérer tous ses âges dans cette Scarpe qui lui était, comme à Brizeux, son Ellé. L'eau où nous lirons avec elle, et sous mille formes

Son visage étoilé dans les cercles humides
Parsemant leurs clartés de sourires limpides...
L'onde enfin d'où découle son *rythme*.

Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime
auquel ne peut plus succéder que l'_amour du silence_, sa
suprême passion:[6]

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie!

... ..

Couvrez-moi de silence...

Ce silence qui nous mène à la dernière de ces divisions, si
vous le voulez, factices, mais, certes point arbitraires: *la*
mort, disons mieux: l'ÉTERNITÉ puisque c'est sous ce
consolant aspect qu'apparaissent à Madame Valmore tant
de tombes qu'elle a mélodiquement enguirlandées.

Mais plusieurs sont absents, et leur nom sous des fleurs.

... ..

Et mon cœur sait la place où je leur dois des pleurs.

... ..

On verra, par mes soins quelque feuille de lierre
De son étroit asyle embrasser le contour.

... ..

Depuis j'allai m'asseoir aux tombes délaissées.
Leur tranquille silence éveillait mes pensées,
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.

... ..

L'homme revient seul où son cœur le ramène.
Où les vieux tombeaux l'attirent pour pleurer.

«_Abîme à franchir seule!_» cette définition en commun,
cette fois, avec Pascal,

..... porte ces mots à sa douleur brûlante:

Viens! ne crains pas la mort, on aime dans les cieux!

et la mort qui couronne son œuvre de vie, comme elle
couronne toute vie, n'apparaît jamais hideuse à notre poète,
mais toujours fleurie et touchante, puisqu'elle lui rouvre
tous les paradis pleins de ses anges envolés. Tous les êtres
aimés, sans oublier l'_être aimé_, voire à commencer par lui
(selon une magnifique interpellation: *Croyance*); «Albertine,
âme en fleur!» et d'autres amies de jadis; et cette noble
tige maternelle, enlacée, cette fois à l'éternité, auprès de
ces enfants enfuis:

Car vous aurez, un jour, une joie immortelle

Et vos petits enfants souriront dans vos bras.

... ..

Non, jamais rien de plus sereinement *détaché*, de plus
véritablement et vénérablement *sur le seuil*, et déjà presque
au-delà, n'a su se proférer pour nous parler de la mort, avec
ce que j'appellerai une pareille *liberté d'allures mortelles*;
nous apprivoiser avec cette «_cueilleuse d'âmes_» qui

Ne les moissonne pas pour en tuer les flammes,
Mais pour les délivrer de leur lourd vêtement,
Comme on ôte le sable où dort le diamant.

... ..

Tous mes étonnements sont finis sur la terre
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ces fruits protégés de mystère
Que la pudique mort a seule osé cueillir.

... ..

Béni soit Dieu puisqu'après la tourmente,
Réalisant nos rêves éperdus
Vient des humains l'infatigable amante
Pour démêler les fuseaux confondus.
Fidèle mort, si simple, si savante,
Si favorable au souffrant qui s'endort,
Me cherchez-vous, je suis votre servante:

Dans vos bras nus, l'âme est plus libre encor.

[5] Madame Valmore, dans son Recueil posthume (ou peut-être son

éditeur) a rangé elle-même ses poésies sous des appellations

similaires, mais sans beaucoup de suite.

[6] Silence qu'elle ne veut même plus rompre par l'écriture:

«_n'écris pas!_»



*

Ainsi catégorisés les termes d'association de ces divers sujets d'inspiration, il nous sera utile—et plus facile de grouper les rythmes dont le poète les revêtit. Jamais de poème à forme fixe. Muse bien trop débordante, déchaînée avec résignation mais tumultueuse et torrentueuse—pour se ranger à si étroites digues, la muse à la fois digne et familière qui ose risquer cette déclaration à la Vierge:

Cet amour des amours qui m'isole en ce lieu,

Ce fut le vôtre; *eh bien: parlez-en donc à Dieu.*

Je distingue une première sorte ou famille de pièces, divisées en strophes, le plus souvent de quatre hexamètres (quelquefois plus; rarement de distiques). Pièces d'ordinaire peu étendues, mais d'allure large, sans doute les plus parfaites, presque en forme de menu poème à forme fixe pour soi, et pleines à leur manière de l'immortelle vibration du

Puisque j'ai mis ma lèvre à ta coupe encor pleine

de Victor Hugo; sans le charme ou le discrédit que confèrent à d'autres pièces, des passades de rythmes non suivis, de vers irréguliers entrecoupés fortuitement, bizarrement, dithyrambiquement.

A cette première famille ressortissent *La vie et la mort du ramier*, *Renoncement*, *La couronne effeuillée*, etc., etc.; et de plus longues, *Le mal du pays*, *Tristesse*, *Départ de Lyon*, etc.[7] J'énumère les titres des principales pièces englobées par chacun de ces groupements, dans une note dont la nomenclature n'offrirait point ici d'intérêt, outre que l'auteur n'excelle point aux intitulés. Les siens (loin de cet art du titre qui nous semble devoir être fait d'un mot synthétique, jamais renouvelé au cours de la pièce qu'il désigne), les siens, dis-je, sauf parfois quelque douce ingéniosité telle que le *Soleil des morts* pour la Lune—ne contiennent que l'appel ou le rappel du sujet, sans dédaigner *Simple Histoire* ni même *Merci mon Dieu!* La croix de ma mère—qui n'y est point—s'y fût-elle rencontrée, qu'on en eût presque pu rapporter la vieille *trouvaille* à cette loi foi de Baudelaire: «Beauté du lieu commun.» Car n'est-ce pas du fait de cette beauté trop prisée que le lieu commun est devenu tel; mais qu'il porte en soi la force ou le charme de vaincre cette période de profanation, et le voilà promu *lieu éternel*.

La strophe large, abdiquant l'hexamètre, s'allège et se familiarise, comme dans *l'Élégie à Pauline Duchambge*. Et c'est alors une autre veine où la précieuse élégance des ÉMAUX ET CAMÉES, comme dans *Un arc de triomphe*, s'allie au virtuose esprit des RUES ET DES BOIS pour procréer un second groupe, dépendant du premier, qu'il égaie et subtilise[8]. Un troisième naît du mélange de l'hexamètre et de vers plus légers, toujours également disposés dans des strophes régulières. C'est *Un billet de femme*, le *Soleil lointain*; mais cette forme sert tout aussi souvent des poèmes de la seconde famille[9].

Joignez-y les pièces en hexamètres[10] non divisées en strophes (*Avant toi*, *La Fleur d'eau*, *L'Augure*, etc.), et enfin celles où se faufile, puis se glisse et s'irruie le vers irrégulier, quelquefois un seul dans toute une longue pièce,

comme dans *La Maison de ma Mère, A mes Sœurs, Au Poète prolétaire*, et ce sera (surtout de par ces dernières, les plus nombreuses),[11] la famille complète des poèmes plus ou moins descriptifs.

Voici ce que, dans une étude précédente abandonnée, me suggéraient ces entraînants *irréguliers* employés par Madame Desbordes-Valmore, avec, en une verve différente, un bonheur parfois égal à celui de La Fontaine: «Un réseau de poèmes moins ordonnés, mais dont les beautés partielles sont peut-être les plus *ad imaginem* de cette âme. Quand il est bien frappé un vers de cette *lyre*, suivant la banale expression, cette fois ennoblie, est si intense qu'il se suffit à lui-même, et, presque ne pourrait qu'être gêné par le voisinage d'un aussi puissant. Il y aurait superfétation, étouffement, comme sur de ces orangers replets et redondants qui ressemblent à de vastes boules de senteurs, encombrés, presque incommodés qu'ils peuvent être à la fois par plusieurs sortes et règnes de végétation et de poussée: feuilles, fleurs, fruits nouveaux—et jusqu'à des fruits de deux ans s'assurant plus de suavité et de saveur d'un second retour de sève!

Cette clairière de poèmes moins touffus, plus aérés par l'étirement *ad libitum* de la pièce, parfois le vers libre intromis avec une aisance qui, chez tout autre serait licence, mais ouvre là visiblement comme une prise d'air pour une poitrine oppressée, c'est le vrai champ d'évolution, la vraie aire de Valmore. Pas de dilettantisme exquis comme de l'y voir et suivre volter, voler, virevolter, courir, sourire, mourir... et se reprendre tout innocemment, inconsciemment, inconsidérément, d'enrythmie native et d'ingéniosité ingénue, d'où ses compositions héritent de ce galbe unique de complication naturelle et de simplicité si précieuse.

C'est là que sur la piste infailliblement originale jusqu'en la banalité, et captivante même en la niaiserie, éclatent avec plus de miracle, se détachent et s'isolent de ses prouesses consacrées *inégalables* par l'arbitre de ces tournois comme le scrutateur accompli de tous les creusets d'esthétique théorique: j'ai nommé Charles Baudelaire.»

La deuxième famille est toute chantante: *ode* ou *cantique*, *berceuse* ou *romance*. L'auteur y englobait modestement toute son œuvre: «_Quelques chansons méritent-elles que l'on s'occupe de moi et que l'on m'admette au livre de la science?_»

L'_Ode_, c'est *Au soleil*, *Au Christ*, *Chant des Mères*, les *Oiseaux*, etc. Le *Cantique*, c'est *Prière des orphelins*, les *Enfants à la communion*, etc. Les deux *Berceuses* sont spécifiées telles par leurs titres: *Dormeuse* et *Pour endormir l'enfant*. Et il n'y aurait aucunement lieu d'être surpris d'apprendre que cette naïve inspirée qui nous avoue: «La musique roulait dans ma tête malade, et une mesure toujours égale arrangeait mes idées à l'insu de ma réflexion...» *d'apprendre enfin* qu'elle n'aurait composé ses *Dormeuses* que pour avoir trouvé leur rythme et leurs rimes, leur matière et leur manière tout simplement les mieux aptes à faire descendre le sommeil.

Sommeil, ange invisible aux ailes caressantes.

... ..

Ciel! où prend donc sa voix une mère qui chante

Pour aider le sommeil à descendre au berceau?

Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau?

Pour les *romances* qui ne sont point toujours celles que le poète a étiquetées ainsi, et dont les plus belles concertent souvent ailleurs, elles sont sans nombre—rarement sans agrément, parfois pleines d'envol.

LES CLOCHES ET LES LARMES

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

L'orgue sous le sombre arceau,
Le pauvre offrant sa neuvaine,
Le prisonnier dans sa chaîne
Et l'enfant dans son berceau;

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

La cloche pleure le jour
Qui va mourir sur l'église,
Et cette pleureuse assise,
Qu'a-t-elle à pleurer?... L'amour.

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

Priant les anges cachés
D'assoupir ses nuits funestes,
Voyez aux sphères célestes
Ses longs regards attachés.

Sur la terre où sonne l'heure,
Tout pleure, ah! mon Dieu, tout pleure.

Et le ciel a répondu:
«Terre, ô terre, attendez l'heure!
J'ai dit à tout ce qui pleure
Que tout lui sera rendu.»

Sonnez, cloches ruisselantes!
Ruisselez, larmes brûlantes!
Cloches qui pleurez le jour:
Beaux yeux qui pleurez l'amour!

[7] Prière pour lui. —Point d'adieu. —Pressentiment. —Le

billet. —La vallée. —L'attente. —Amour. —La jalouse. —Je ne crois plus. —Abnégation. —Une fleur. —Les fleurs. —Amour

et charité. —A celles qui pleurent. —Dieu pleure avec les innocents. —Dors. —Le mauvais jour. —Veillée. —Un moment.

—L'Églantine. —A Madame ***. —Madame Emile de Girardin. —Dans

la rue. —L'absence. —Les roses de Saadi. —La jeune fille et le ramier. —La voix d'un ami. —Le secret perdu. —Au livre de Léopardi. —L'Esclave et l'oiseau. —Le nid solitaire. —Un ruisseau de la Scarpe —Inès. —Loin du Monde. —Hippolyte. —A

une mère qui pleure aussi. —Quand je pense à ma mère, *etc.*

La Fileuse et Rêve intermittent d'une nuit triste quoique non en

hexamètres pourront ressortir à ce groupe.

[8] Le rossignol et la recluse. —Les amitiés de la jeunesse.

—Plus de chants. —Le billet d'une amie. —L'amour. —L'aumône.

—Retour dans une église, *etc.*

[9] Croyance. —Ame et jeunesse. —Prison et printemps. —
Jeune

filles. —Qui sera roi? —Une lettre de femme. —Cigale.

—L'innocence, *etc.*

[10] La nuit. —L'isolement. —Le message. —Plusieurs
élégies et

des dialogues. —Le regard. —Les deux peupliers. —
Révélation.

—Pitié. —Détachement. —La crainte. —L'impossible.

—L'éphémère. —Le convoi d'un ange. —Au médecin de ma
mère.

—L'hiver. —Au revoir. —Les roseaux. —L'augure. —La ronce.

—L'Église d'Arond. —A madame A. Tastée. —Amour. —Prière
pour

mon amie. —A l'Auteur de Marie. —Le soleil des morts. —Le

Dimanche des rameaux. —L'ami d'enfance. —La jeune
comédienne.

—Une ruelle de Flandre. —Laisse-nous pleurer. —Les prisons
et

les prières. —Au citoyen Raspail. —L'amie, *etc.*

Et en vers plus brefs: Son image. —Les deux ramiers, *etc.*

[11] L'arbrisseau. —Les roses. —La journée perdue. —
L'adieu du

soir. —L'absence. —La fontaine. —L'inquiétude. —Le
concert.

—Le billet. —L'insomnie. —L'imprudence. —La prière
perdue.

—A l'amour. —Les lettres. —La nuit d'hiver. —L'inconstance.

—A Délie, *etc.*, *etc.*

IV

*

Sur ce sujet de Madame Desbordes-Valmore, j'ai lu les articles et le volume de Sainte-Beuve, un article de M. Montégut (remarquable par un juste tableau de l'isolement de cette mémoire), la préface de M. Lacaussade, l'appendice de M. Hippolyte Valmore. Tous travaux intéressants à des valeurs inégales, nourris de faits un peu répétés, de documents similaires, d'appréciations simultanées, néanmoins éloquents, utiles et nobles. Le volume de Sainte-Beuve est non seulement un bel acte, mais une bonne action. On y sent du cœur et de l'amour. Après qu'on fut tenté de trouver fastidieuse l'énumération de tant de noms vains et obscurs, l'idée qui la suggère au Maître critique apparaît touchante: «J'avais songé, dit-il, par une compensation bien due à réunir d'autre part autour d'elle, quelques-uns des noms dont elle eût le plus à se louer, bon nombre des êtres bienfaisants et secourables qu'elle avait rencontrés sur sa route et qui lui avaient été une consolation, une douceur et un réconfort au milieu de ses maux.»

Je pense de même que, pour en faciliter l'étude et relever l'éclat, il serait désirable de rassembler en un seul ouvrage tous les articles et études jusqu'à ce jour consacrés à cette poétique figure.

L'émouvante correspondance révélée par le livre de Sainte-Beuve, pourrait aussi en être extraite pour s'unifier, se compléter.

Les brèves pages de Dumas, de Baudelaire, de Banville et de M. Verlaine ouvrent des appréciations plus subtiles. Et le sentiment du second, dans son expression incisive et pénétrante me paraît encore, pour le moment, le plus satisfaisant et le mieux venu.

La résultante de lecture de tous ces beaux essais demeure l'étonnement, non de la méconnaissance, mais de l'ignorance publique du détail d'une gloire ainsi révolue, puis résolue; enregistrée et muette: une renommée sans buccin.

Gloire, Lamartine couronnait déjà du mot Marceline attendrie et confuse. Et pourtant Baudelaire a beau se révolter et nous crier justement: «oubliée par qui, je vous prie? par ceux-là qui ne sentant rien, ne peuvent se souvenir de rien.» M. Verlaine lui répond avec non moins de justesse: «obscurité apparente, mais absolue.» Et c'est un si indéniable fait, au sortir de notre étonnement, qui nous sauve du scrupule: comment oser tenter d'accroître une illustration si faite et si parfaite?—C'est parce qu'elle est ainsi, décrétée et accréditée par ces grands qui la goûtèrent... et moururent, mais forclos à qui aime mieux croire qu'aller voir, surtout au prix d'un peu d'étude; et pourtant toute pleine de ce qui parle à tous par l'humanité poignante, brûlante et pleurante, qu'il faut s'efforcer de rompre et ce silence et cette digue, de livrer à ce gave bienfaisant de charité dans la mort comme durant la vie, bien des âmes désolées à irriguer et rafraîchir, bien des âmes dévorées à ensoleiller et consoler.

Toute œuvre, si grand et légitime qu'ait pu en être l'éclat du vivant de l'auteur, n'existe vraiment qu'à dater du jour où le silence mortuaire l'ayant ensevelie comme d'une lave refroidie, une curiosité éclairée et pieuse en vient retrouver les fragments qui survivent aux éruptions et aux

cataclysmes. Et la vraie vie des ustensiles d'Herculanum n'est-elle pas sous les vitrines où la disponibilité et la sinécure de leur silhouette sans usage nous versent à voir et à boire tant de rétrospective rêverie. Œuvrons donc de notre mieux pour coopérer au livre que requérait Sainte-Beuve quand il écrit: «Je ne fais qu'indiquer ici un développement qui sera mieux placé ailleurs, et dans le livre que je sollicite.» Car c'est encore le propre de la contagieuse ardeur née de cette œuvre, que chaque nouvel adepte brûle d'en voir propager le rayonnement, et convoque dans le présent et dans l'avenir quiconque peut contribuer à l'étendre.

Mais ce livre tel que le sollicitait l'illustre critique, n'est sans doute point faisable. Quel portrait écrit ou peint fût-il réalisé jamais qu'au fur des momentanités de l'individu successivement saisies et fixées. Ce livre, ce sera le souhaitable assemblage des études et des articles tout à l'heure évoqués, lorsqu'il y en aura eu encore beaucoup d'autres, toujours et tous beaux au moins, de leur inclination et de leur visée.



Ce qui me surprend un peu, particulièrement dans Baudelaire et chez M. Verlaine, c'est l'exagération de ce reproche: le manque de forme, le vice de forme, le contenant du revêtement inégal au contenu du rêve. Je cite les textes de ces deux rhéteurs: «Tout ce qui lui manque de ce qui peut s'acquérir par le travail... négligence... cahot... trouble... parti pris de paresse,» réquisitoire du premier. «Une langue suffisante et de l'effort assez pour ne se montrer qu'intéressamment» ajoute le second déjà moins injuste, et plus loin reconnaissant à cette muse la priorité de rythmes inusités.

Certes, j'entends comme ces maîtres l'entendent, et me fais fort de renchérir où il sied; mais là, je m'insurge. La conclusion de M. Verlaine est exacte, mais peut-être pas assez ponctuelle. «Sublime artiste, sans trop le savoir,» c'est possible; mais aussi, et, je veux bien encore, sans le savoir, *merveilleux virtuose*. Guère de malignité, presque de rouerie poétique qui n'ait été inventée ou appliquée par cette innocente. L'allitération, ce ressort du vers, son élasticité et sa vertèbre, en même temps que sa pulsation et sa respiration, la circulation de sa vie depuis sa tête jusqu'à sa rime, l'allitération revêche aux balourdes plumes, exquise à la fine pointe des styles, dont aucun des élus ne l'a négligée sous peine de priver sa poésie du plus idéal de ses trucs et de la plus élégante de ses ailes, l'allitération chère à Virgile et surtout à Catulle ne pouvait tirer de plus ingénue justification que de sa génération spontanée en cette prosodie réputée originelle.

Désenchaîner leurs nuits, *désenchanter* leurs jours.

... ..

Quand celui qui me *fuit* ne songeait qu'à me *suivre*.

... ..

C'est l'amour qui *fermente* au fond d'un cœur *fermé*.

... ..

Madeleine *insultée* et comme elle *indulgente*.

... ..

Après avoir *souri*, se penche pour *mourir*.

... ..

Point de *lait*, point de *lit*... il fallait donc mourir[12]

... ..

Oui, il semble que ces versatiles registres vont des vers tout âme par les vers tout nus jusqu'aux mieux ornés.

Qu'est-ce en effet que ceci:

De longs jours sans manteaux, de longs soirs sans lumières,

... ..

On les croirait[13] poussés par un ange qui vole

Qui de leurs blonds cheveux leur souffle une auréole.

Non seulement je ne reconnais pas là de date impliquant et infligeant vis-à-vis d'une génération intermédiaire, avant définitive consécration, le discrédit du *passé de mode*; mais j'y démêle de ces caractères d'_éternellement déroutant_ qui ne permettent jamais de ne plus être de l'avenir.

Exemple:

Et montrent l'autre vie au fond *du souvenir*.

N'est-ce pas bien le contraire de ce qu'on allait dire, qui eût été banal, et qui se transforme. Tout comme en cet autre:

Voilà le souvenir au pénétrant *silence*.

que *langage* eût été moins beau!

J'étendrai jusque-là mon avocasserie de signaler, hors de toute inculpation de pastiche et de plagiat de part ni d'autre, mais du seul fait d'une de ces fréquentes réverbérations de pensées, sans enquêtes de dates, et rien que pour faire ressortir toute l'étendue de ces vocalises, des

parités d'inspiration de notre poëtesse à de ses grands contemporains comme à de leurs brillants neveux. Que dis-je? Combien, de coupe et de couleur répercute en ma mémoire classique l'illustre strophe:

Source délicieuse en matière féconde,
cette invocation:

Sombre douleur, dégoût du monde,
Fruit amer de l'adversité
Où l'âme anéantie en sa chute profonde
Rêve à peine à l'éternité,
Soulève ton poids qui m'opprime,
Dieu l'ordonne, un moment, laisse-moi respirer.
Ah! si le désespoir, à ses yeux, est un crime,
Laisse-moi donc la force d'espérer.

Madame Valmore est vraiment le seul poëte dont on puisse parfois *inventer* les pensées sans les connaître et répéter les formules sans les avoir ouïes, parce que sa vision—disons sa *voyance* allait *cueillir* les formes dans le lieu même des idées éternelles,

Ces fruits protégés de mystère.

que même les plus inspirés d'entre les poètes
appesantissent en les revêtant fût-ce des plus nobles
rhétoriques terrestres.

De là vient que la poésie de cette muse, maintes fois
exprime l'ineffable où, selon un de ses vers les plus divins:

Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel.

Certains de ses morceaux ne rencontrent que dans Hugo
leur équivalent de souffle et d'allure. Soit le *Soleil lointain*
qui, par places, m'apporte comme un fraternel écho de *A*
Villequier:

O vie, ô fleur d'orage, ô menace, ô mystère,

O songe aveugle et beau!

Réponds! ne sais-tu rien, en passant sur la terre

Que ta route au tombeau.

... ..

Vos pieds sont las, pliez. Dieu vous mettra des ailes

Et vous pourrez voler[14]

me reporte aussi vers la *Claire* du même maître, que me
rappelle ailleurs lointainement

C'est beau la jeune fille
Qui laisse aller son cœur
Dans son regard qui brille
Et se lève au bonheur.[15]
et plus proche

Cette âme où ne tremblait ni repentir ni larme
Aimait! Aimait! Et puis, comme si quelque charme
Mis entre elle et le monde eût isolé ses pas,
Elle errait dans la foule et ne s'y mêlait pas.[16]
avec enfin

Pleurant comme effrayés d'un sort involontaire.[17]

mais la *Mise en liberté* de Hugo, encore, ne s'envole-t-elle
pas tout entière de cette strophe troisième de l'_Esclave et
l'Oiseau_.

Va retrouver dans l'air la volupté de vivre!
Va boire les baisers de Dieu qui te délivre!
Ruisselant de soleil et plongé dans l'amour

Va-t-en! va-t-en! va-t-en! sauve-toi sans retour!

Oui, chez le Grand Maître et le Grand Père seulement se retrouvent des pièces de la tournure de *Croyance, Prison et Printemps, l'Enfant et la Foi, Au Revoir, aux Nouveau-Nés heureux, Ame et Jeunesse, Jeune fille.*

Va, je n'oublierai plus qu'ils me le rappelaient.

n'est qu'une variation probablement anticipée du

Tu me fais souvenir que j'ai tout oublié.

que Hugo reprend lui-même à son Hernani sous cette forme:

Je ne me souviens plus que d'avoir oublié!

Son:

Je n'ai point d'autre affaire ici-bas que d'aimer.

qui n'est autre que l'antique

Centum sunt causæ cur ego semper amem.

s'énamoure plus d'une fois chez notre Flamande:

Qu'elle est à plaindre, elle a d'autres soins que l'amour!

Et mieux:

Il faut aimer pourtant; que faire de son cœur?

Tel que Marion de Lorme de son Didier, l'enfant répond, de son ramier: «Je l'aime!»

Comme celle qui croit oublier quelque chose.

et

On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne

sont de véritables vers d'Hugo. Combien *Le Pauvre* a de lumineux frères dans l'œuvre d'Olympio!—Je rapproche encore:

Où deux êtres unis marchaient,

Les voilà séparés... mystère!

de

Autrefois inséparables,

Et maintenant séparés![18]

Ensuite

... son enfant, seule vie où l'on s'aime

Qui passe devant nous comme on fut une fois.

de

A chaque pas qu'il fait l'enfant derrière lui

Laisse plusieurs petits fantômes de lui-même.[19]

Enfin

Buvez en étreignant cette femme penchée

Sur son fruit.

de

La nourrice au sein nu qui baisse les paupières.[20]

... ..

O Éva[21]

... à l'heure où tout est sombre
Où tu te plais à suivre un chemin effacé,
A rêver appuyée aux branches incertaines
Pleurant, comme Diane au bord de ses fontaines,
Ton amour taciturne et toujours menacé!
voici un écho de ta plainte pourtant sans seconde:

Vous sentiriez alors le besoin de rêver
De livrer au hasard votre marche incertaine
De ralentir vos pas au bruit d'une fontaine
Et de pleurer les maux que je viens d'éprouver.

... ..

Un Arc de Triomphe avec ses

Mille doux cris à têtes noires

n'offre-t-il pas, le paradoxe est fort: quelque mine des
ÉMAUX ET CAMÉES?

Qu'est-ce que

Une voix seule éteinte en changeait le concert
sinon

Un seul être vous manque, et tout est dépeuplé.[22]
ou réciproquement?

Ne parle pas, je ne veux pas entendre
n'irait-elle pas jusqu'à évoquer *Celle qui est trop gaie* elle-même? Pourquoi non? puisque du même Baudelaire pourrait s'échanger contre

Il est de longs soupirs qui traversent les âges
son plus nerveux et verveux

Que cet ardent sanglot qui roule d'âge en âge.
Et, de nos jours

Dis aux petits que les étés sont courts
tinte bien *le chant des oiseaux des courts étés*, de Sully-Prudhomme.

Et pour finir, n'est-ce pas comme une surprenante résonnance préventive du lied de Tristan dans Wagner, cette dernière strophe du *Dernier rendez-vous*.

Je viendrai, car tu dois mourir
Sans être las de me chérir
Et comme deux ramiers fidèles
Séparés par de sombres jours
Pour monter où l'on vit toujours
Nous entrelacerons nos ailes,
Là les heures sont éternelles.[23]

[12] On ne sait ce qu'il faut le plus admirer de la mauvaise foi ou de la mauvaise mémoire de certains critiques glosant sur ces matières. Je cite pour la curiosité de ce fait, tel passage lu récemment sur le sujet d'un volume de poésies: «Ces mots s'appellent l'un l'autre en dépit de tout contenu intellectuel rien que par la similitude des syllabes, et par une sorte de mystérieuse aimantation... Le *réséda* réside, l'_œillet_ est un

œil et le *papillon* est *pape*... Grâce à ses ressources qu'on peut justement appeler étonnantes...» En conclusion, l'auteur de ce texte paraît donc ignorer que Virgile écrivait entr'autres:

Amores experietur amarus

Catulle (ad januam):

Tantum *operire* soles aut *aperire* domum

sans omettre dans Victor Hugo:

Comme un *enfant* qui *souffle* en un *flocon* d'écume
Chaque homme *enfle* une bulle où se *reflète* un ciel

et combien d'autres.

[13] Des enfants.

[14] Quand verrons-nous, déjà libres, hommes encor,
Notre chair ténébreuse en rayons se dissoudre,
Et nos pieds faits de nuit éclore en ailes d'or.

V. H.—Claire.

[15] Ceux qui n'ont pas connu cette charmante fille
Ne peuvent pas savoir ce qu'était ce regard
Transparent comme l'eau qui s'égaie et qui brille
Quand l'étoile surgit sur l'océan hagard.

V. H.—Claire.

[16] Ailleurs:

La fange des ruisseaux qui consterne mes pas
Et la foule déserte où tu ne descends pas.

Desbordes-Valmore.

[17] Et qu'elle acceptait peu sa vie involontaire.

V. H.—Claire.

[18][19] Victor Hugo.

[20] Victor Hugo.

[21] Vigny.

[22] Lamartine.]

[23] Alors nous serions morts inséparés, unis à jamais, sans fin,

sans réveil, sans crainte, sans nom, dans le sein de l'amour, livrés à nous-mêmes, ne vivant plus que pour l'amour.

WAGNER.

* *

Il faudrait bien, bien des pages, encore et toujours des pages pour désenfiler toutes les blandices, Baudelaire

l'écrit: les *perpétuelles trouvailles* de cette poésie. Même sans parler de ses curiosités pittoresques de locutions ou de métaphores, telles que,

Jusqu'au chaume *enlierré* que j'appelais maison

... ..

Pour un marin qui *trace* l'onde

... ..

Il voit *rire un jardin* sur l'étroit cimetière

Où la lune souvent me prenait à genoux.

L'ironie embaumée a remplacé la pierre

Où j'allais, d'une tombe indigente héritière,

Relire ma croyance au dernier rendez-vous.

Je dis, de cette poésie aux énoncés si touchants et toujours imprévus; de ces hirondelles qui sont

Mille doux cris à têtes noires;

non loin de ce rossignol qu'elle dénomme:

Douce horloge du soir au saule suspendue;
de ce bal qui tourne

Dans leur nuit de lumière, et d'encens, et de soie;
de ce médecin de la maison de sa mère, ce docteur ami à
qui l'auteur écrit

Quand Dieu sous ta figure y désaffligeait l'heure;
de ces fillettes dans un décor de nature qui s'enjolive d'un
vocabulaire de mobilier vieillot:

Les ruisseaux des prairies

Font des psychés

Où, libres et fleuries,

Les fronts penchés,

Dans l'eau qui se balance

Sans se lasser

Nous allons en silence

Nous voir passer.

Si féérique mirage que peut-être je ne lui préférerais rien,
s'il n'y avait encore, et, sans doute par dessus tout, ceci:

SOIR D'ÉTÉ

Un danger circule à l'ombre
Au chant de l'oiseau
Qui descend dès qu'il fait sombre
Se plaindre au roseau.
Alors tout ce qui respire
Se prend à rêver,
Et le ruisseau qui soupire
Semble l'éprouver.

Partout les nids et les ailes
Tremblent doucement
Dénonçant des tourterelles
L'entretien charmant.
L'été brûle avec mystère
Dans les lits en fleurs,

Des seuls amants de la terre
Sans blâme et sans pleurs.

Été, si trop jeune encore
Pour fuir un danger,
L'enfant rêveur que j'adore
S'attarde au verger,
Laisse dans l'errante nue
Ton charme cruel,
Et sauve l'âme ingénue
Du plaisir mortel!

Ce commentaire, point par point, fleur par fleur, pleur par pleur, perle par perle, devra être l'œuvre d'un autre, je voudrais du prochain des coryphées de ce chœur qui se fera longtemps gloire et joie d'exalter cette unique muse. Je fais seulement remarquer ici, en passant, la noblesse dont elle sait empreindre l'usage familial du mot *Madame*[24]:

Madame,[25] le plus beau des temples
C'est le cœur du peuple, entrez-y:
Le Roi des Rois l'a bien choisi.

... ..

Quand vous m'avez écrit tout ce que, femme ou mère
Écrira de plus doux,
Je me plaignais, Madame, à cette vie amère,
Je lui parlais de vous.

... ..

Ainsi, Madame, allons, l'augure a trop de charmes
Pour n'être pas certain;
Allons! Et dans la nuit tournons nos yeux en larmes
Vers le soleil lointain.

... ..

Distraite de souffrir pour saluer votre âme,
Voilà mon âme: elle est où vous souffrez, Madame.

Puisse mon travail d'aujourd'hui faciliter la suite que je lui
désire, de par cette classification que je revendique, et que
je crois utile et bonne; elle n'était guère plus aisée que celle

dont parle le conte de fées, de ces duvets de mille couleurs emplissant une chambre, et qu'il s'agissait de répartir et de trier. La princesse y parvint pourtant; non, à vrai dire, sans des secours féeriques, qui, je crois bien, ne m'ont pas fait défaut. Les fées existent toujours. C'est un blasphème que de n'y point croire. Elles s'en vengent en ne secondant que ceux qui les en prient.

Le temps, je le répète, qui sculpte et polit, selon leur dureté et leur beauté, ce que nous lui laissons de nos œuvres, ainsi que le flot fait des rocs et des falaises, respectera, chaque jour davantage, l'œuvre dont nous nous entretenons. Il le témoignera en en déblayant les entours et facilitant les approches, quand il aura découvert et compris que ce qu'il prenait pour une fragile et friable grève était un marbre, et que ce marbre fut ciselé par la nature et l'art associés, à l'égal d'un de ces monuments aux si capricieuses arabesques, qu'ils ne paraissent point bâtis de main d'homme, mais éclos, en une nuit, de quelque rêve, en guise de palais d'Aladin.

Mais s'il fallait qu'un détestable et imprévu désastre détruisît l'œuvre en n'en laissant subsister que les parcelles que je vous sou mets, l'avenir, je n'en doute pas, se pencherait sur elles, tout comme nous faisons sur les vers isolés de ce Publius Syrus et de cette Sapho qui avaient écrit tant de mimes et de poësies dont il ne reste que des débris et des fragments pareils à des pulvérisations d'étoiles.

Ma collection, c'est un herbier—immarcescible. *Je l'ai fait sans presque y songer*, aux coups pressés d'une lame émue qu'annotent les touches rapides d'un crayon sensible de fasciné. Plus d'ordre et de mesure, de pause et de dosage

dans le choix sont malaisés et dangereux devers cette poésie fugace, et risquent toujours l'excès ou le manque. La fleur se fond en rosée ou s'enfuit en papillon.

J'éclos pour m'envoler et je risque mes ailes!

C'est ma cueillette. Le massif, qui est une *forêt mouillée*, de combien de larmes! peut fournir cent autres bouquets renouveaux et surdivers au gré du style qui rédige et du cœur qui dirige.

Oui ce sont fleurs dont la sève est de sang et le *rorate* de larmes. *Pleurs* et *Fleurs* dont l'inconscient virtuose n'a su oser que partiellement le magnifique titre, devrait être celui de son édition *ne varietur*. A cette double source, le reproche encouru de monotonie n'est-il pas vain? Le *chacun son métier*, pour notre ouvrière se résolvait en larmes.

Sédentaire à l'église et bornée à ses pleurs

Son œuvre est un éloge des larmes. Celle qui cessait de chanter *parce que sa voix la faisait pleurer*, ne devait-elle pas rencontrer les plus bouleversants des accents tracés?...

Moi, je me récuse, ou plutôt, j'abdique. A d'autres;

Quasi cursores vitæ lampada tradunt

que si l'on requérait pourtant ceux des vers de Madame Valmore que je distingue par préciput sans omettre certains cris tels que:

Où va-t-on vers ce qu'on espère?

et

Oh! que l'âme est troublée à l'adieu d'un prestige!

j'élirais entre beaucoup

Triste comme à ténèbre au milieu de mon âme.

... ..

Moi seule en mon chemin et pleurante au milieu

et

Comme un fil noir à l'or enlacé tristement.

Exegi. Je conclus et clos ces pages qui ont du moins pour elles de ne pas ouvrir par «Marceline, Félicité, Joséphe... naquit à...» et sauves, j'espère, du vernis souvent un peu boursouflé des faiseurs d'exégèses qui semblent croire qu'ils décorent le sujet—au lieu de s'en couronner.

Et je signe... cette *critique*? Dieu m'en garde!—Ce *cantique*?...—Je voudrais!

* * *

Une dernière réflexion pour finir:

D'abord disons que ce qui précède n'a trait absolu qu'à l'édition Lemerre, et que les extraits en sont prélevés; cette édition étant, jusqu'à ce jour, la seule sur laquelle se puisse exercer une vue d'ensemble un peu intégrale. En cela, nous devons trop à son éditeur pour pouvoir que le remercier. Nonobstant, et grâce à ce zèle communicatif qu'engendre l'œuvre de Madame Valmore, il y a lieu de croire que les éditeurs aussi se relaieront dans le futur pour assurer toujours plus d'ampleur et d'envergure au geste entier de la poëtesse.

Mais il sied aujourd'hui de constater un fait: l'édition n'est pas complète. Et puisque le bon goût qui y présida ne fait pas de doutes et que, d'autre part, d'importants fragments, voire de fort belles pièces en sont absents, il y a lieu d'attribuer cette lacune à une émotion filiale éliminant de parti-pris tout ce qui lui semblait trop avoisiner cette double flamme; d'abord la passionnelle, déterminante de tout cet embrasement; puis la purifiante par le feu scrupuleux et sacrilège de quelque vengeur enfer de vertus:

Expiant, Dieu le veut, le nom de ta maîtresse.

et

Je vois le Purgatoire au fond de ma pâleur

voilà les deux notes qu'il s'agit, sinon d'étouffer, d'assoupir du moins.

Qu'un *pareil ange*, selon le mot de M. Verlaine se montre plus ou moins timoré, bourrelé même, ce n'est qu'une aile de plus dont la candeur et la splendeur (plutôt que se voiler de silence imprudent et de réserves irrévérencieuses) doivent éclater en la pleine lumière de ce feu, lui-même générateur de tout ce buisson ardent, et si solidaire de l'amour divin qu'il ne saurait que reflorir et tout droit, en paradis.

Seigneur qui n'a cherché votre amour dans l'amour
et jusqu'à ce radieux blasphème

Le ciel illuminé s'emplit de ta présence;
Dieu te mit devant moi, je compris sa puissance;
En passant par tes yeux mon âme a tout prévu
Dieu, c'est toi pour mon cœur; j'ai vu Dieu, je t'ai vu!

La figure de Valmore, loin d'être définitive, s'ébauche à peine. Son œuvre est de celles dont la méconnaissance du vivant et l'oubli au sortir du trépas composent les deux premières phases d'engendrement naturel à la postérité; et qui, pour atteindre leur plein degré de manifeste et d'influence, doivent être *retrouvées*, ainsi qu'une Pompéï ou des grains de blé endormis renferment des germes de

moisson en puissance. Rougir pour cette plaintive sublime
amante du feu qui la dore, serait d'un culte inéclairé, sinon
d'une offense aveugle. La suprême, décisive et impérissable
Valmore doit entrer

Entrer sous ton aile enflammée

Où l'on entre par le tombeau

dans le temps et l'éternité, je l'ai dit au début, en Anactoria
chrétienne, en Francesca pardonnée illuminant de son
idolâtrie innocentée et couronnée un Phaon inconnu, un
Paolo mystérieux de qui toute la gloire est d'avoir allumé
cette ardeur dont elle résume la foi et le dogme dans sa
magnifique *Croyance*:

Son souffle lissera mes ailes sans poussière

Pour les ouvrir à Dieu.

Et nous l'attendrions de la même prière,

Car c'est l'éternité qu'il nous faut tout entière,

On n'y dit plus adieu!

[24] Victor Hugo seul, spécialement dans son superbe
sonnet à

Madame Judith Gautier en a fait un titre aussi vraiment royal.

[25] La Reine Marie-Amélie.

APPENDICE

J'augure un autre travail de réparation, de répartition et de décor dans la future réunion des lettres déjà publiées, entre elles, puis à d'inédites. On en tirera une autre clef de ce cœur; clef de cloître, clef de voûte, ou du moins clef musicale révélant bien, cette fois, la délicieuse définition de Shelley: *Clef d'argent de la fontaine des larmes*.

Mon désir d'encadrer un poème manuscrit de celle que je vénérerais me mit d'abord en possession d'une ou deux de ses lettres dont le nouveau filon d'attendrissement auguste me rendit insatiable jusque là de me faire successivement acquérir une centaine de ces autographes (que j'ai le bonheur de posséder aujourd'hui), et dirai-je pour quel gros chiffre menu qui rendrait surprises et confuses (autant que le purent être certains dessins de Millet, si les choses qui ont des larmes ont aussi des sourires) ces mêmes lettres qui attendaient le départ, quelquefois de longs jours, tout écrites, faute de l'affranchissement de leur timbre?

«_C'est un affreux malheur, mais le plus beau malheur possible_» écrit quelque part Vigny. Propre chanson pour l'air de cette correspondance, indiscontinûment variée sur le *leitmotiv* plus ou moins lancinant, toujours détaché et digne de ce qu'elle y baptise elle-même son *parfait tombé d'espoir*. Lisez encore: «_Le malaise que je traîne après moi dans tous mes vœux déçus_». Et plus grièvement: «_Les peines, la terreur, l'humiliation ne tuent pas, et je vis enfin à travers des choses bien blessantes et que j'aurais jugées mortelles._»—«_Je ne voudrais pas que mon sort changeât au prix de certaines démarches suppliantes qui me rendraient les douceurs accordées d'une amertume

douloureuse. _»—«_Je retourne à souffrir._» concluait-elle dans une lettre déjà éditée.

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir;

Tout tressaille averti de la prochains ondée.

Ces deux vers de l'auteur devraient épigraphier sa correspondance où l'on sent à chaque ligne une spirituelle et naturelle allégresse prête à éclore, refoulée par cette trop prochaine ondée des larmes, pour les siens, pour les autres, —ah! que si rarement et discrètement pour soi! Et cela sans jamais de ton pleurnicheur ni même larmoyant, en une si haute tenue de style et d'attitude non voulue que du fait d'une nature fière avec modestie, humble avec noblesse.

Ajouterai-je que plus des deux tiers de ces lettres ne sont que de jolis placets implorant secours pour plus pauvre que soi. Il semble, et l'épistolière le dit, que l'expérience toujours plus aiguë et raffinée du malheur, n'ait pour effet que de la gagner plus effectivement et affectivement aux endolorissements d'autrui.

De ces pages, il y en a pour de ses amis Tripier-Lefranc, Derains, Nairac, Branchu, etc., puis a des illustres: Dumas, Auber, Chaix d'Estanges, etc., en lesquels son inlassable zélation rencontre des aides. Presque chaque épître enveloppe, disons entortille d'une grâce qui se fait chatte quand il s'agit du bien du prochain un petit drame de misère adroitement présenté au profit d'un nouvel inconnu; de quelle grâce variant à l'infini la courtoisie des formules polies et jolies bien savoureuses et surprenantes à relire en notre ère de lettres de quête autographiées et pas même signées de la main de la demanderesse.

Voici d'abord des extraits, de mélancoliques, de spirituels:

Ici, madame, tout s'absorbe jusqu'à la mélancolie. C'est un mot

élégant qui ne passe pas dans une ville de commerce, et vous êtes

bien bonne de l'avoir lu sur ma figure.

... ..

Allez, monsieur, je sais beaucoup de vos peines, et si vous allez

sur ces tombes d'amour et d'amitié pour être entendu, dites-moi

quelque chose, je l'entendrai, je crois, car en vérité, la vie est souvent triste et isolée comme la mort.

... ..

Que je vous salue d'y être pour vous mêmes (à Paris,) car enfin c'est encore là où on peut choisir ce qui convient le

mieux aux goûts de l'esprit et de l'humeur. Ici (à Lyon) il faut

prendre de la boue et des rubans, des rubans et de la boue, c'est

la carte. L'autre printemps, c'était... affreux; des boulets et du sang, du sang et des boulets. Il m'en reste un horrible souvenir dans l'âme et dans les nerfs.

... ..

Monsieur Dutillœul me dit encore d'obtenir que Bra écrive au

maire qui l'aime beaucoup; je n'oserai le faire de mon côté que

si mon cousin m'appuie, car cela me paraît bien hardi pour une

femme d'écrire à un maire, et de demander des grâces.

... ..

Sachez que je viens de recevoir un programme de la fête de Gayant.

Il sent le gâteau, la bière et le jambon. J'ai eu presque faim
en

le lisant, et il y a bien longtemps que je n'ai eu faim.

... ..

Vous m'avez honorée d'un témoignage de votre amitié,
_beau pour

toujours_, cher Monsieur. Vous savez que c'est à cette seule
condition du *pour toujours* que mon fils adorait la pomme ou
les

bonbons que je lui donnais.

... ..

Vos confitures ont-elles réussi? Moi je manque toutes mes
romances.

Puis, intégralement une de ces belles et simples suppliques
de recommandation.

Madame,

Je commence par vous demander humblement pardon
d'une démarche

qui n'a d'appui que votre extrême bonté.

Si vous vous étonnez, madame, que sans avoir l'honneur
d'être

connue de vous je me sente assez de courage pour
recommander

quelqu'un à votre sérieux intérêt vous penserez avec raison
qu'il

faut avoir entendu sur votre caractère un récit bien
encourageant

pour avoir enhardi jusque-là mon humilité.

Il a été dit devant moi que monsieur le Duc et madame la

Duchesse de Luynes n'avaient pas encore arrêté le
concierge qui

doit garder prochainement leur nouvel hôtel.

Si j'étais assez heureuse pour que le pur motif d'obliger une

honnête famille me fût inspiré par la Providence, qui se sert des plus faibles quelquefois pour ses desseins d'ordre et de charité, je me féliciterais d'avoir à signaler à madame la

Duchesse les nommés Roblin, concierges de la maison d'assurance

et de gaz, rue de Richelieu n° 89. Cette vaste maison devant être

prochainement démolie laisse un père de famille très probe et

très intelligent à la triste liberté de chercher un autre asyle.

Les répondants les plus graves et les plus honorables viendraient

à l'appui de mon humble supplique près de madame la Duchesse, et

justifieraient avec empressement les premières paroles portées

jusqu'à vous, madame, par votre plus humble servante.

Mme DESBORDES-VALMORE.

89, rue de Richelieu.

Ensuite deux lettres, deux placets à Alexandre Dumas. On en admirera le tour fémininement fraternel.

Lyon, le 29 mai 1835.

Je saisis à travers une pluie d'orage, la bonne et belle occasion

de me rappeler à vous. C'est pour vous rappeler que vous venez

d'être encore pour moi aussi bon, aussi obligeant que si je le méritais. Je ne peux pas vous dire combien je vous sais gré d'être obligeant comme un enfant pour les enfantillages de tous

ces hommes mûrs à moustaches noires ou grises. Ce brave Algérien

eût été bien heureux de vous devoir (après son sabre) le bouquet

de cerise qu'il voulait remporter à sa boutonnière; mais il m'a

avoué qu'il était aussi fier de vos démarches pour lui et de votre accueil, que du ruban qu'il croit mériter. Que je vous aime donc de l'avoir consolé! et que j'ai à cœur votre gloire,

vosre bonheur en tout! Je vous conjure d'y travailler, de nous

jeter vos fleurs, vos *Christine*, vos âmes de femmes qui doivent

vous étouffer. Donnez-moi la joie de vos succès, car je vois bien

que je n'en aurai jamais d'autre avec vous, et qu'il me sera toujours impossible de vous être bonne à rien sur la terre qu'à

me faire du bien comme vous en avez pris l'habitude.

Soyez heureux!

MARCELINE D. VALMORE.

Paris, 16 août 1837.

Quand vous n'êtes plus là, je ne suis bonne à rien pour moi ni

pour les autres.

Si vous étiez à Paris, vous prendriez par la main un
charmant

enfant qui n'a ni père ni mère, et que nous avons fait entrer
à

l'Opéra pour jouer des petits génies et des demi-dieux, ce
qu'on

lui fait jouer avec beaucoup de bonté, jusqu'à l'avoir admis
aux

fêtes de Versailles, en Mercure, ce qui l'a rendu à peu près
fou

de joie et de surprise. Mais les demi-dieux *mangent*, et
depuis

son admission (il y a trois mois) dans les classes de MM.
Coraly,

Mérante et Barré, le pauvre orphelin a reçu douze francs,
pour

prix de ses jolies petites jambes.—Vous le prendriez donc
par la

main, j'osais le penser, et vous diriez à M. Dupré, tout-
puissant

sur M. Duponchel, de donner quelque humble appointement
à ce

jeune garçon que nous avons fait monter dans la diligence
sur la

route de Lyon à Paris.

Envoyez-moi deux lignes de votre nom pour que j'ose moi-même

chercher un appui à cet enfant. Je ne vous demande point pardon

d'aller vous étouffer de mes prières. A qui voulez-vous que je

demande de la bonté qui ne se lasse pas? Pas plus que je ne me

lasse de vous aimer et d'être à vous de tout mon cœur.

MARCELINE VALMORE.

Enfin cet étonnant compliment de noces:

A Monsieur Alexandre Wattemart.

Madame Valmore est allée avec empressement pour assister à la

bénédiction nuptiale.

Il était près de midi. Après le temps de prier et d'attendre,
nul

mariage n'a eu lieu. Quelque obstacle a donc rendu, ce jour-
là,

Notre-Dame-de-Lorette, déserte de cette solennité, sur
laquelle

Madame Valmore appelle toutes les bénédictions du ciel.

Mme VALMORE

22 février 43.

ESSAI DE CLASSIFICATION

DES MOTIFS D'INSPIRATION

DE LA POÉSIE DE MARCELINE DESBORDES-VALMORE

DIVISIONS

I.—AMOUR { LES YEUX ET LES PLEURS.

{ LA VOIX.

II.—TENDRESSE-TRISTESSE { PRISONS ET EXILS.

{ *IPSA*.

III.—MATERNITÉ

IV.—FOI

{ L'AMOUR DES FLEURS

V.—NATURE { L'AMOUR DE L'EAU

{ LE RYTHME

{ LE SILENCE.

VI.—ÉTERNITÉ.

AMOUR

Amour divin rôdeur glissant entre les âmes.

L'heure qui nous sépare, au temps est inutile.

—

Enfin le jour se cache et me prend en pitié.

—

Tout ce qui manque à ta tendresse

Ne manque-t-il pas à mes vœux?

—

Et le bonheur du souvenir

Va se confondre encore avec le bonheur même.

—

Comme la route au loin se prolonge isolée.

—

Je suis seule et là-bas sous de noirs arbrisseaux

La moitié de mon âme est errante et voilée.

—

J'ai cru respirer l'air qui va nous réunir.

—

Forcez-moi de parler, car j'ai peur de mourir.

—

«Dans mes ennuis, dit-il, j'ai fait une couronne
Elle est fanée, hélas! pourtant je te la donne.»
Je l'ai sentie alors descendre sur mes yeux
Et je n'y voyais plus; mais sa voix est si tendre...
Et quand on n'y voit plus, ma mère, on entend mieux.

—

J'ai langui sans bonheur, de moi-même arrachée

—

Toi qui m'a tout repris jusqu'au bonheur d'attendre
Tu m'as laissé pourtant l'aliment d'un cœur tendre,
L'amour et ma mémoire où se nourrit l'amour.
Je lui dois le passé, c'est presque ton retour.

... ..

C'est là que sans fierté je me révèle encore

Ma vie est dans ce rêve où tu ne fuis jamais.

... ..

Tu t'éveilleras seul dans la foule distraite
Où des amis d'un jour s'entr'égare l'essaim.

... ..

Oui, plus que toi l'absence est douce au cœur fidèle
Du temps qui nous effeuille elle amortit les ailes.

—

L'amour m'enveloppa de ton ombre chérie
Et malgré la saison l'air me parut brûlant.

... ..

Je devinai ton âme, et j'entendis mon cœur.

... ..

L'âme du monde éclaira notre amour.

—

Je croyais que les cieux ne donnaient tant d'amour
Que pour en éclairer une autre âme à son tour.

—

Le doute est le seul bien que m'ait laissé le sort.

—

Et mon dernier adieu dans les airs s'est perdu.

—

Loin de moi, s'il se peut, ma sœur, emportez-moi.
Mon mal est dans sa vue, et lorsque j'y succombe
Mon mal doit vous toucher, ce n'est pas le remord.

—

Mais tout ce qu'il m'apprend, lui seul l'ignorera.

—

Veux-tu? mais ne dis pas que l'heure est trop rapide,
Veux-tu voir la montagne et le courant limpide,
Veux-tu venir au pied du grand chêne abattu?...

—Moi, je ne réponds pas, pour écouter «Veux-tu?»
«Veux-tu? mais ne dis pas que la lune est cachée,
Veux-tu voir notre image au bord des flots penchée?
Ne tremble pas, tout dort, l’oiseau même s’est tu.»
Et mon refus se meurt en écoutant: Veux-tu?

—

Ah! je t’en prie, il ne faut plus venir
Redemander mon âme presque heureuse.

... ..

Je ne t’accuse pas! qui sait si le tombeau
Sera froid sur mon corps si mon souffle t’effleure.

... ..

L’été, j’attends de toi la grâce des beaux jours

... ..

Chaque désir trahi me rend à la douleur.

—

C'est l'orgueil: il sépare, il ressemble à la haine.

—

J'ai contemplé longtemps ma mort dans leur bonheur

—

Je n'ai plus qu'à subir sa tranquille douceur.

—

Tout change, il a changé, d'où vient que j'en murmure?

... ..

Ton nom, comme un écho, lui parlera de moi.

Qu'il soit son seul reproche en ta douleur modeste.

... ..

Et ce morne silence où parlent les douleurs.

—

On dirait que la mort a passé sur mon cœur.

... ..

Quand j'expire à sa porte on ne m'y connaît pas.

... ..

Quittez l'envie

De rappeler le temps où j'ai cru le haïr.

D'un souvenir si doux l'erreur évanouie

Laisse au fond de mon âme un long étonnement.

—

Pour qu'il soit le bonheur, je l'ai trop attendu.

—

Moi, troubler son bonheur? c'est celui qui me reste!

—

Quand ton nom *mêlé dans mon sort*[26]

... ..

[Sidenote: Lien de *Amour* avec *Éternité*. =Fragment.=]

Prends mon deuil: un pavot, une feuille d'absinthe,
Quelques lilas d'avril dont j'aimai tant la fleur,
Durant tout un printemps, qu'ils sèchent sur ton cœur;
Je t'en prie un printemps; cette espérance est sainte
J'ai souffert, et jamais d'importunes clameurs
N'ont rappelé vers moi ton amitié distraite;
Va! j'en veux à la mort qui sera moins discrète.
Et je ne serai plus quand tu liras: «Je meurs.»

Porte en mon souvenir un parfum de tendresse.
Si tout ne meurt en moi, j'irai le respirer.
Sur l'arbre où la colombe a caché son ivresse
Une feuille, au printemps suffit pour l'attirer.
S'ils viennent demander pourquoi ta fantaisie
De cette couleur sombre attriste un temps d'amour,
Dis que c'est par amour que ton cœur l'a choisie,

Dis-leur qu'amour est triste ou le devient un jour;
Que c'est un vœu d'enfance, une amitié première;
Oh! dis-le sans froideur, car je t'écouterai!
Invente un doux symbole où je me cacherais:
Cette ruse entre nous encor... C'est la dernière.

... ..

Contente de brûler dans l'air choisi par toi!

—

Si l'amour a des pleurs, la haine a des tourments.

—

Parle-moi doucement, sans voix, parle à mon âme.

... ..

Altérés l'un de l'autre et contents de frémir

—

On a si peu de temps à s'aimer sur la terre,

Ah! qu'il faut se hâter de dépenser son cœur![27]

—

Ce bonheur accablant que donne ta présence

Trop vite épuiserait la flamme de mes jours.

... ..

Le même ange peut-être a regardé nos mères

Peut-être une seule âme a formé deux enfants.

Oui la moitié qui manque à tes jours éphémères

Elle bat dans mon sein où tes traits sont vivants.

—

_Et comme une fleur sur sa tige

Je tremblerais sur tes genoux._

... ..

Mais le jour luit, mon rêve tombe,

Au soleil les rêves ont peur,

Et les ailes de ma colombe

Vont seules te porter mon cœur.

Elle a respiré l'air où j'aime

Dans mes bras son vol a frémi:

Triste comme un peu de moi-même

Caresse-la, mon seul ami!

—

Il ne viendra jamais, pourquoi le lui défendre?

—

Quand vivre était le ciel—ou s'en ressouvenir!

... ..

Quand mes deux bras s'ouvriraient devant ces jours...

—

Pour entr'ailer nos jours d'un fraternel essor

... ..

Tu ne sauras jamais comme je sais moi-même,

A quelle profondeur je t'atteins et je t'aime,

... ..

On est étrange, on veut échanger ce qu'on donne[28]

... ..

Née avant toi... Douleur. Tu le verrais peut-être
Si je vivais trop tard. Ne le fais point paraître,
Ne dis pas que l'Amour sait compter, trompe-moi:
Je m'en ressouviendrai pour mourir avant toi:

—

Je t'aime comme un pauvre enfant
Soumis au ciel quand le ciel change

... ..

Je rends les fleurs qu'on me défend.

—

Qui doucement essuyait ma pensée
Du rêve amer qui fait aimer la mort?

... ..

O jours d'hier, ô jeunesse envolée
Avant notre âme, autre oiseau gémissant

—

C'est moi qui viens poser mon nom sur ta pensée

—

Toi, ton doux cri pardon qui brisait ma colère,
A qui le diras-tu, qu'il sache tant lui plaire?

... ..

N'en cherche plus l'écho c'est moi qui le recèle?

... ..

Mais te créer l'effroi de ma fidélité

... ..

De ce qui fut à nous emporte le bonheur
Je n'en avais besoin que quand j'avais un cœur;
C'est là que je souffrais, c'est là que je suis morte.

... ..

Jours fiévreux pleins de bruits que nuls bruits ne défont

... ..

Tu viendras, tu verras, nous pleurerons ensemble:
C'est là le sort de tout ce que le temps rassemble,
Comme l'ombre de nous, tu me regarderas,
Tu verras mieux mon âme, alors tu pleureras.
Ma plus profonde vie, hélas! que Dieu te garde:
A travers mon regard que le ciel te regarde
Comme tu regardais à travers mes cheveux

Que je laissais déjà retomber sur mes yeux;

... ..

Allez! midi n'est pas l'heure du souvenir

... ..

Et vous direz mon nom en cherchant dans les autres

—

C'est le poignard levé qui nous frappe au réveil (le doute)

—

Pour se perdre des yeux c'est bien assez du soir

—

L'ombre est si belle où m'attire ta main

—

Les bijoux n'échauffent point l'âme,

Un cheveu qu'on aime est plus fort.

—

Quel démon en chemin

L'a saisi? c'est qu'il aime, il a trouvé son âme!

—

Tu m'as connue au temps des roses

Quand les colombes sont écloses

... ..

A l'étonnement de nos âmes

Tout jetait des fleurs et des flammes

... ..

Nous n'étions mortels qu'à demi

—

N'écris pas, je suis triste, et je voudrais m'éteindre,

Les beaux étés, sans toi, c'est l'amour sans flambeau,

J'ai refermé mes bras qui ne peuvent t'atteindre

Et frapper à mon cœur, c'est frapper au tombeau.

... ..

Au fond de ton silence écouter que tu m'aimes

C'est entendre le ciel sans y monter jamais.

—

Tu n'en sauras rien sur la terre

Flamme invisible en ton chemin,

Je vivrai d'un ardent mystère

Sans avoir rencontré ta main.[29]

[26] Ailleurs:

Votre nom seul suffira bien

Pour me retenir asservie.

Il est alentour de ma vie.

Roulé comme un ardent lien

[27] Ailleurs:

Il faut aimer pourtant! que faire de son cœur?

[28] Vers d'allure romantique qu'on dirait de Victor Hugo.

[29] Qui rappelle le sonnet d'Arvers.

LES YEUX ET LES PLEURS

J'ai vécu d'aimer, j'ai donc vécu de larmes!

On dirait que le jour est rentré dans ses yeux.[30]

—

Et qu'en chantant surtout on est près de pleurer.

—

Tes beaux yeux en s'ouvrant un jour à la lumière

Ont condamné les miens à te pleurer toujours.

—

Si tes yeux ont des pleurs, regarde-moi toujours.

... ..

Que j'aimais de tes yeux la brûlante douceur!

—

... Oh! l'ange qui pardonne

Doit regarder ainsi quand il ouvre les cieux.

—

Du charme de ses yeux il m'accablait encore.

... ..

Que la vie est rapide et paresseuse ensemble
Dans ma main qui s'égare, et qui brûle et qui tremble
Que sa coupe est fragile et lente à se briser.
Ciel! Que j'y bois de pleurs avant de l'épuiser.

—

Oui, pour ne les plus voir j'abaisse ma paupière.
Je m'enfuis dans mon âme et j'ai revu ses yeux!

—

Quand ton sein se brisa dans une lutte affreuse
On ignorait encore qu'il était plein de pleurs.

—

Ainsi qui lit trop loin ne voit plus que des larmes.

—

Les pleurs silencieux attendent les plus doux
Ils souffrent sans le dire, ils meurent à genoux.[31]

—

[avec *Nature*.]

... Un charme est dans mes pleurs,
L'air est chargé d'espoir, il revient, je le jure.

—

Car ce qui nous aima nous le pleurons toujours.

—

Ce qui m'a fait pleurer jamais je ne l'oublie.
Cache-moi ton regard plein d'âme et de tristesse.

—

C'était ton regard pur qui répandait sa flamme
Sur notre plus beau jour réfléchi dans tes yeux.

—

Allez, Dieu comptera vos pleurs
Au fond d'une âme solitaire.

—

Que le pleur plein d'un triste charme
Dont tes chants ont mouillé mes yeux.

—

Ainsi pour m'acquitter de ton regard à toi,

Je voudrais être un monde et te dire: «Prends-moi.»

—

... ..

Ni ces heures sans nom dans le temps balancées

Dont les ailes pliaient d'un tel bonheur lassées

Alors que je laissais pour unique entretien

Mon regard ébloui s'abriter sous le tien.

... ..

Et fondre dans mes yeux quelque doute rêveur.

—

Et mon cœur sait la place où je leur dois des pleurs

—

Qu'ils me font mal sur d'autres que les miens (les yeux).

—

Et Dieu vous bénira qui dans vos chastes yeux

Infiltra le symbole et la teinte des cieux.

—

Laissez tomber sans voix les larmes de mes yeux
Qui cherchent leur chemin pour arriver aux cieux.

—

Quand tout y devient froid, jusqu'aux pleurs de leurs yeux.

—

Mais des sanglots lointains dirigent nos adieux

... ..

Et le deuil de la terre encense leur malheur.

—

Tout ce qui pleure est beau...

—

Bénis soient donc vos pleurs dont l'intérêt s'amasse

—

[Lien de *Les yeux et les pleurs* avec *L'amour des fleurs*.]

Dieu vous garde à qui pleure, à qui va de vos charmes

Humecter sa prière, attendrir ses regrets!

Inclinez-vous, ce soir, sous les dernières larmes

Qui s'épanchent sur vous du fond de mes secrets.

[30] *D'un mendiant aveugle*—le même qui lui fait ajouter:

Et la voix que j'adore

Dans ce cœur consolé résonne-t-elle encore?

[31] Vivre dans le feu et les larmes, hélas! ce doit être une purification. Je vis ainsi. Ce mot est vrai d'une femme en parlant du ciel: «J'irai sur mes genoux._»

Fragment d'un brouillon inédit.

A rapprocher encore du vers de la couronne effeuillée.

J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée.

dont une lettre que je possède varie et fait ainsi hésiter la sublime formule

Où toute âme répand sa vie agenouillée

... ..

Mon âme y répandra sa vie agenouillée.

—

«Cette vie terrestre est vraiment un exil, cher frère...,
Pour moi, je t'avoue que j'en passe *la moitié à genoux.*»

Lettre citée par Sainte-Beuve.

Cet événement qui a rouvert toute ma vie et les scènes
lugubres
qui l'ont suivie m'ont jetée dans un si morne abattement
que j'en
suis restée *comme à genoux.*

Lettre inédite.

LA VOIX[32]

... j'ai peur de ma mémoire,

Elle a gardé ta voix qui m'appelle souvent.

[32] Lire toute la pièce *La Voix d'un ami*, tome II page 281.

Pour retrouver ma voix qui manque à son oreille

—

Et moi, dans un accent qui trouble et qui captive

Naguère un charme triste est venu m'attendrir.

—

Mes lèvres loin de toi retenaient tes accents,

Et ta voix, dans ma voix, troublait encor mes sens.

—

Une nouvelle voix à son oreille est douce.

—

Une voix qui répond aux secrets de sa voix.

—

Oh! que j'aimais mon nom dans ta voix argentine.

—

Rends-moi le son chéri de cette voix fidèle,

—

Dans mon nom qu'il dit tristement

—

S'arracher aux accents

Que l'on écoute absents.

—

Peut-être un jour sa voix tendre et voilée

M'appellera sous de jeunes cyprès.

TENDRESSE-TRISTESSE

Mais de nouveaux sentiers s'ouvrent à ma tristesse.

Quand les jours sont moins longs cessent-ils de courir?

... ..

Un cœur tendre s'y cache au jour qu'il semble craindre

—

A force de bonheur soyez encor plus belle.

Et qu'au réveil l'amour vous le dise à genoux.

—

Le cœur qui vous aima ne peut jamais changer.

—

Quand je vous y vois prendre en secret pour vous-même (au miroir)

Tout le plaisir que l'on goûte à vous voir.

—

Votre bonheur me tenait lieu du mien.

—

Pour beaucoup d'avenir j'ai trop peu de courage.

—

Je vais d'un jour encore essayer le fardeau.

—

Et pour d'autres que moi le printemps était beau.

—

Sa fuite entre nos bras n'avait plus de passage.

—

Il est doux en passant un moment sur la terre

D'effleurer les sentiers où le sage est venu;

D'entretenir tout bas son malheur solitaire

Des discours d'un ami qu'on pense avoir connu.

—

Chaque pleur de mes yeux me rappelle son nom.

... ..

Cette âme où ne tremblait ni repentir ni larme

Aimait! aimait! et puis, comme si quelque charme
Mis entre elle et le monde eut isolé ses pas,
Elle errait dans la foule, et ne s'y mêlait pas.

—

Mot sans faste, mot vrai, lien de l'âme à l'âme. (au revoir)

—

Pour aider tes chagrins, j'en ai fait mes douleurs,

—

Que vous soyez pour nous la charité qui pleure
Ou la muse qui chante afin d'arrêter l'heure
Ou la femme rêveuse au bord de son miroir
Vous êtes toujours vraie et toujours belle à voir.

—

L'âpre misère enfin, cette bise inflexible
Qui détruit lentement ce que Dieu fit sensible.

—

Enfant plein de musique et de mélancolie.[33]

... ..

Tout est dans ce beau livre écrit avec des flammes
Reliquaire d'amour qui fait rêver les femmes.

... ..

Non la vierge allaitante et ruminant le ciel
N'a pas souri plus vierge aux mains de Raphaël.

—

Léopardi, doux Christ oublié de son père,
Altéré de la mort sans le ciel qu'elle espère

... ..

Ne pas consoler l'ange attristé dans son cœur.

—

C'est beau la jeune fille
Qui laisse aller son cœur
Dans son regard qui brille
Et se lève au bonheur.

—

Oui la vie est malade avant que tu l'effleures.

—

Car on dirait que créés pour souffrir

Nous ne pouvons qu'à peine être heureux sans mourir.

—

La fange des ruisseaux qui consterne mes pas,

Et la foule déserte, où tu ne descends pas.

[33] Brizeux—avec cette transposition de son œuvre et de sa

Marie.

PRISONS ET EXILS

L'anneau tombé gêne encore pour courir.

[=Fragment=]

C'est que l'exil est triste; il fait rêver l'enfance,
Le jeune voyageur n'a d'ami que le ciel;
Il erre sans asile, il pleure sans défense
Comme un oiseau perdu loin du nid paternel;
Son ramage se change en plaintes douloureuses;
Des oiseaux inconnus les cris le font frémir
Et même en retournant sur des routes heureuses,
S'il veut chanter, longtemps il semble encore gémir.
A ses regrets en vain la patrie est rendue
L'orage a dispersé la couvée éperdue,
Les frères sont partis; le nid vide est tombé;
En s'envolant, peut-être un d'eux a succombé;[34]

... ..

Voilà sur son chapeau sa guirlande encor verte

... ..

Que devient l'infortune à la fuite imprévue
D'un ami distrait ou honteux?

—

Qui n'a quelque pitié des brebis voyageuses
Laissant à quelque haie un peu de leur toison.
Oh! que de fils brisés dans ma trame affaiblie,
Que d'adieux recélés dans le fond de mon cœur!

—

Ainsi, mon Dieu, sur la route lointaine
Semez vos dons à mon cher voyageur!
Ne souffrez pas que quelque voix hautaine
Sur son front pur appelle la rougeur.
Que ma prière en tout lieu le devance!
Dieu! Que pas un ne le nomme étranger!
Aidez son cœur à porter notre absence

Et que parfois le temps lui soit léger!

—

Et le vieux prisonnier de la haute tourelle

Respire-t-il encore à travers les barreaux?

Partage-t-il toujours avec la tourterelle

Son pain qu'avaient déjà partagé ses bourreaux?

—

[=Fragment=]

Cette fille de l'air à la prison vouée

Dont l'aile palpitante appelait le captif,

Était-ce une âme aimante au malheur envoyée?

Était-ce une espérance au vol tendre et furtif?

Oui: si les vents du nord chassaient l'oiseau débile,

L'œil perçant du captif le cherchait jusqu'au soir;

De l'espace désert voyageur immobile

Il oubliait de vivre; il attendait l'espoir,

_Car toujours, jusqu'au terme où nous devons atteindre

Jusqu'au jour qui n'a plus pour nous de lendemain,

Le flambeau de l'espoir vacille sans s'éteindre

Comme un rayon qui part d'une immortelle main._[35]

... ..

Doux crime d'un enfant, clémence aventureuse.

... ..

[=Fragment=]

La liberté, ma fille, est un ange qui vole.

Pour l'arrêter longtemps la terre est trop frivole.

Trop d'encens lui déplaît, trop de cris lui font peur;

Elle étouffe en un temple, et sa puissante haleine

Qui cherche les parfums et l'air pur de la plaine

Rafrâchit en passant le front du laboureur.

On dit qu'elle descend rapide, inattendue;

Que son aile sur nous repose détendue...

Hélas! où donc est-elle? En vain j'ouvre les yeux;

Loin, bien loin des palais, au toit du pauvre même

Où l'on travaille en paix, où l'on prie, où l'on aime
Où l'indigence obtient une obole et des pleurs,
La déesse en silence aime à jeter ses fleurs.
Les fleurs tombent sans bruit, et, de peur de l'envie,
On les effeuille à Dieu qui dit: «_Cache la vie_».[36]
Ainsi priez, ma fille, et marchez près de moi.
Un jour tout sera libre, et Dieu seul sera roi.

—

Dieu laissez-moi goûter la halte commencée;
Dieu laissez-moi m'asseoir à l'ombre du chemin
Mes enfants à mes pieds, et mon front dans ma main.
Défendez aux chemins de m'emmener encore

—

Un ami me parlait et me regardait vivre!
Alors c'était mourir... Ma jeune âme était ivre
De l'orage enfermé dont la foudre est au cœur.
Il eut mit tout un jour à comprendre une larme
De nos printemps égaux lui seul portait les fleurs.

[34] A rapprocher des vers de la pièce *A mes enfants*,

page 135.

Quand j'emportai vos jours vers un ciel sans chaleur.

[35] Ailleurs.

Et que l'espoir filtre toujours au fond de la joie écoulée.

[36] Ami cache ta vie et répands ton esprit

V. H.

IPSA

D'avance je traînais les maux qui m'attendaient.

Qui ne veut rien du Temps, mais qui craint sa vitesse

... ..

Et je ne fus jamais à demi malheureuse.

... ..

Qu'il est beau, le miroir qui double ce qu'on aime,

Ce portrait qui se meut...

—

Toi que dans le fond des chaumières

On appelle avant de mourir,

Pour aider une âme à souffrir

Par ton exemple et tes prières

... ..

Oh! donne-moi tes cheveux blancs,

Ta marche pesante et courbée

Ta mémoire enfin absorbée

—

Vois-tu d'un cœur de femme il faut avoir pitié,

Quelque chose d'enfant s'y mêle à tous les âges.

—

C'est qu'ils parlaient de toi, quand loin du cercle assise,
Mon livre trop pesant tomba sur mes genoux;
C'est qu'ils me regardaient quand mon âme indécise
Osa braver ton nom qui passait entre nous.

... ..

Quel effroi de ramper au fond de sa mémoire
D'ensanglanter son cœur aux dards qui l'ont blessé
De rapprendre un affront que l'on crut effacé
Que le temps... que le ciel a dit de ne plus croire
Et qui siffle aux lieux même où la flèche a passé!

—

Et j'ai hâte, et j'ai peur d'amasser les instants

... ..

Tout ce que j'aime est frêle et meurt, et pour vous suivre,

Mes chers anneaux brisés, mon cœur se brisera.

—

[Lien avec l'_Amour du Silence_.]

J'ai soif d'un frais oubli, d'une voix qui pardonne,
D'amour, d'un long silence écoulé sans effroi

—

Et quand je vacillais, luciole éphémère.

—

S'en aller à travers des pleurs et des sourires
Achever par le monde un sort amer et pur,
User sa robe blanche, et, pour une d'azur,
En laisser les lambeaux aux ronces des martyres,
C'est ma vie. Un roseau semble plus fort que moi,
Je ne m'appuie à rien que je ne tombe à terre,
Et je chante pourtant l'ineffable mystère
Qui de mon cœur trahi fait un cœur plein de foi.

... ..

Ils ont soufflé loin d'eux mes mobiles revers.

... ..

Ville austère où j'appris à pleurer,
Où j'apportais un cœur si tendre à déchirer.

... ..

Au milieu de leurs jours inoffensive et frêle
Mort, oublieuse Mort, je passe sous votre aile
Et je n'alourdis pas mon vol de haine...

... ..

[=Fragment=]

Vraiment le pardon calme à défaut d'espérance
Il détend la colère; *on pleure, on apprend Dieu,*
Dieu triste, comme nous voyageur en ce lieu,

Et l'on courbe sa vie au pied de sa souffrance.
Ceux qui m'ont affligée en leurs dédains jaloux
Ceux qui m'ont fait descendre et marcher dans l'orage
Ceux qui m'ont pris ma part de soleil et d'ombrage
Ceux qui sous mes pieds nus m'ont jeté leurs cailloux,
N'ont-ils pas leurs ennuis, leurs jaloux, leurs alarmes,
Leurs pleurs, pour expier ce qu'ils m'ont fait de larmes?
Quoi donc! aux durs sentiers qu'on a tous à courir
Seigneur, ne faut-il pas mourir et voir mourir?
N'est-ce pas au tombeau que cheminent leurs peines,
Leurs enfants, leurs amours qui rachètent leurs haines?
Oh! qui peut se venger? oh! par notre abandon[37]
Seigneur, par votre croix dont j'ai suivi la trace,
Par ceux qui m'ont laissé la voix pour crier grâce,
Pardon pour eux! pour moi! pour tous! pardon! pardon!

—

Seigneur un cheveu de nous-même
Est si vivant à la douleur.

—

Vous surtout que je plains si vous n'êtes chéries

Vous surtout qui souffrez, je vous prends pour mes sœurs
C'est à vous qu'elles vont mes lentes rêveries,
Et de mes pleurs chantés les amères douceurs[38]

... ..

Tant que l'on peut donner on ne veut pas mourir.

—

Pour me plaindre ou m'aimer je ne cherche personne

... ..

Dans le fond de mon cœur je renferme mon sort

—

Tout le concert se tenait dans mon âme

... ..

Le front vibrant d'étranges et doux sons

Toute ravie et *jeune en solitude*

... ..

J'étais l'oiseau dans les branches caché,
S'émerveillant tout seul, sans qu'il se doute
Que le faneur fatigué qui l'écoute
Dont le sommeil à l'ombre est empêché
S'en va plus loin tout morose et fâché.

—

De vous dont l'esprit pur, dont la grâce rêveuse
Dont les regards charmants
Ont versé leurs rayons sur moi _pâle couveuse
D'immobiles tourments_

—

J'ai dit ce que jamais femme ne dit qu'à Dieu,

—

Facile à me créer des thèmes ravissants
J'ai chanté comme vrais bien des bonheurs absents

—

Le jour douteux et blanc dont la lune a touché

Tout ce ciel que je porte en moi-même caché.

—

Que mon nom ne soit rien qu'une ombre douce et vaine

Qu'il ne cause jamais ni l'effroi ni la peine

Qu'un indigent l'emporte après m'avoir parlé

Et le garde longtemps dans son cœur consolé.

[37] Ailleurs:

Jette donc loin tes colères

Contre *d'innocents ingrats*

Le flambeau dont tu t'éclaires

Te voit si tendre en mes bras.

Cesse d'essayer ta haine,

Faite pour la mépriser,

_C'est perdre à river ta chaîne

La force de la briser_.

[38] Plus bas:

Si vous n'avez le temps d'écrire aussi vos larmes.

MATERNITÉ

ET

ENFANCE

La mère, n'est-ce pas un long baiser de l'âme?

Un baiser qui jamais ne dit non, ni demain.

Confiants, vous dansez quand votre mère chante

Son baiser nous délasse et nous mène au sommeil.

Sans prévoir que souvent la voix qui nous enchante

Va prier dans les pleurs jusqu'à votre réveil.

... ..

Et je sentais naître ma fille

Dans mon sein tout blessé des flèches du malheur.

... ..

[Lien avec le *Rythme*.]

Moi seule en vous berçant d'amour, de mélodie
Je vous inoculai ma douce maladie.

... ..

Je vous aide à m'aimer autant que je vous aime.

... ..

[Lien avec *Prisons et Exils.*]

Un jour vous serez seuls par la sentence amère
Qui sépare de force entre eux les voyageurs.

—

Un bouquet de cerise, une pomme encore verte,
C'étaient là des festins savourés jusqu'au cœur.

—

[Lien avec l'_Amour de l'eau_. =Fragment.=]

Entre les cailloux bleus que mouillent le grand puits.

De sa fraîcheur lointaine il lave encor mon âme
Du présent qui me brûle il étanche la flamme,
Ce puits large et dormeur au cristal enfermé
Où ma mère baignait son enfant bien-aimé.
Lorsqu'elle berçait l'air avec sa voix rêveuse
Qu'elle était calme et blanche, et paisible le soir
Désaltérant le pauvre assis, comme on croit voir
Aux ruisseaux de la bible une fraîche laveuse!
Elle avait des accents d'harmonieux amour
Que je buvais du cœur en jouant dans la cour.
Ciel! où prend donc sa voix une mère qui chante
Pour aider le sommeil à descendre au berceau?
Dieu mit-il plus de grâce au souffle d'un ruisseau?
Est-ce l'Eden rouvert à son hymne touchante,
_Laissant sur l'oreiller de l'enfant qui s'endort
Poindre tous les soleils qui lui cachent la mort_?
Et l'enfant assoupi sous cette âme voilée
Reconnaît-il les bruits d'une vie écoulée?
_Est-ce un cantique appris à son départ du ciel
Où l'adieu d'un jeune ange épancha quelque miel?_

Merci, mon Dieu. Merci de cette hymne profonde
Pleurante encore en moi dans les rires du monde
Alors que je m'assieds à quelque coin rêveur
Pour entendre ma mère en écoutant mon cœur:
Ce lointain au revoir de son âme à mon âme
Soutient en la grondant ma faiblesse de femme.
Comme au jonc qui se penche une brise en son cours
A dit: «Ne tombe pas. J'arrive à ton secours.»
Elle a fait mes genoux souples à la prière...

... ..

Triste de me quitter, cette mère charmante
Me léguant à regret la flamme qui tourmente
Jeune, à son jeune enfant tendit longtemps sa main,
Comme pour le sauver par le même chemin.
Et je restai longtemps, longtemps sans la comprendre,
Et longtemps à pleurer son secret sans l'apprendre,
A pleurer de sa mort le secret inconnu
Le portant tout scellé dans mon cœur ingénu

Ce cœur signé d'amour comme sa tendre proie,
Où pas un chant mortel n'éveillait une joie.
On eût dit à sentir ses frêles battements
Une montre cachée où s'arrêtait le temps.
On eût dit qu'à plaisir il se retînt de vivre.
Comme un enfant dormeur qui n'ouvre pas son livre
Je ne voulais rien lire à mon sort, j'attendais;
Et tous les jours levés sur moi, je les perdais.
Par ma ceinture noire à la terre arrêtée
Ma mère était partie et tout m'avait quittée,
Le monde était trop grand, trop défait trop désert
Une voix seule éteinte en changeait le concert
Je voulais me sauver de ces dures contraintes
J'avais peur de ses lois, de ses mots, de ses craintes
Et ne sachant où fuir ses échos durs et froids,
Je me prenais tout haut à chanter mes effrois.[39]

... ..

—

Oui l'enfance est poète. Assise ou turbulente

Elle reconnaît tout empreint de plus haut lieu,

L'oiseau qui jette au loin sa musique volante

Lui chante une lettre de Dieu.

Ma sœur, ces jours d'été nous les courrions ensemble,

Je reprends sous leurs flots ta douce main qui tremble,

Je t'aime du bonheur que tu tenais de moi.

Et mes soleils d'alors se rallument sur toi.

... ..

—

Elle n'a plus d'enfant, sa tendresse est déserte!

Plus un rameau qui rit, plus une branche verte,

Plus rien. Les seules fleurs qui s'ouvrent sous ses pas

Croissent où les vivants ne les dérobent pas.

—

[=Fragment=]

Ces beaux enfants si fiers d'entrer dans nos orages,

Rêvant leurs horizons, leurs jardins, leurs ombrages,

Moi, quand je les vois rire à ce prisme trompeur

Je veux rire et je *fonds en larmes dans mon cœur*[40]

Et vous, n'avez-vous pas de ces pitiés profondes

Qui vous percent le sein comme feraient les ondes

En creusant goutte à goutte un caillou. Mille fois

J'ai voulu les instruire et j'ai gardé ma voix.

Que fait la chèvre errante au rocher suspendue

Qui rêve et se repent de sa route perdue?

Ose-t-elle effrayer, penchés sur le torrent,

Les chevreaux pris aux fleurs qu'emporte le courant?

Qu'irions-nous raconter à leur jeunes oreilles?

Que _sert d'en soulever les couronnes vermeilles

Dont il plaît au printemps d'assourdir leur raison_?

Ils ont le temps, pas vrai? Tout vient dans sa saison.

Oh! laissons-les aller sans gêner leur croissance.

Oh! dans leur *vie à jour*[41] n'ont-ils pas l'innocence

Au pied d'un nid charmant parle-t-on d'oiseleur?

Tournons-les au soleil et restons au malheur!

[Lien avec *Foi*.[42]]

Ou plutôt suivons-les: quelle que soit la route

Nous montons, j'en suis sûre, et jamais je ne doute;

J'épèle, comme vous avec humilité

Un mot qui contient tout, poète: Éternité!

_De chaque jour tombé mon épaule est légère,

L'aile pousse et me tourne à ma nouvelle sphère_[43]

A tous les biens ravis qui me disent adieu

Je réponds doucement: «Va m'attendre chez Dieu!»

Qu'en ferais-je après tout de ces biens que j'adore

Rien que les adorer, rien que les perdre encore!

J'attends. Pour ces trésors donnés, repris si tôt.

Mon cœur n'est pas éteint: il est monté plus haut.

—

Écoliers de ce temps, troupe alerte et bruyante

Où sont-ils vos présents jetés à l'eau fuyante,

Le livre ouvert, parfois vos souliers pour vaisseaux

Et vos petits jardins de mousse et d'arbrisseaux?

—

Et leur timbre profond d'où sort l'entretien sûr. (les parents)

—

Beau jardin si rempli d'œillets et de lilas

Que de le regarder on n'était jamais las.

... ..

Pour atteindre un rameau de ces calmes séjours

Qui souple s'avançait et s'enfuyait toujours:

Que de fois suspendus aux frêles palissades

Nous avons savouré leurs molles embrassades.

... ..

Nous faisons les doux yeux aux roses embaumées

Qui nous le rendaient bien, contentes d'être aimées!

... ..

C'était la seule porte incessamment ouverte

Inondant le pavé d'ombre ou de clarté verte

Selon que du soleil les rayons ruisselants

Passaient ou s'arrêtaient aux feuillages tremblants.

... ..

[=Fragment=]

On ne saura jamais les milliers d'hirondelles
Revenant sous nos toits chercher à tire d'ailes
Les coins, les nids, les fleurs et le feu de l'été
Apportant en échange un goût de liberté.

... ..

C'était vous! D'aucuns nœuds vos mains n'étaient liées,
Vos petits pieds dormaient sur les branches pliées
Toute libre dans l'air où coulait le soleil
Un rameau sous le ciel berçait votre sommeil
Puis le soir on voyait d'une _femme étoilée
L'abondante mamelle à vos lèvres collée_.
Et partout se lisait dans ce tableau charmant

De vos jours couronnés le doux pressentiment.

De parfums, d'air sonore incessamment baisée

Comment n'auriez-vous pas été poétisée?

Que l'on s'étonne donc de votre amour des fleurs!

Vos moindres souvenirs nagent dans leurs couleurs

Vous en viviez, c'étaient vos rimes et vos proses

Nul enfant n'a jamais marché sur tant de roses!

Mon Dieu s'il n'en doit plus poindre au bord de mes jours

Que sur ma sœur de Flandre il en pleuve toujours.

—

Vois, si tu n'a pas vu, la plus petite fille

S'éprendre des soucis d'une jeune famille

Éclore à la douleur par le pressentiment

Pâlis pour sa poupée heurtée imprudemment

Prier Dieu, puis sourire en berçant son idole

Qu'elle croit endormie au son de sa parole:

_Fière du vague instinct de sa fécondité

Elle couve une autre âme à l'immortalité._

Laisse-lui ses berceaux: ta raillerie amère

Éteindrait son enfant... Tu vois bien qu'elle est mère!

—

Je ne dis rien de toi, toi, la plus enfermée

Toi *rentrée en mon sein*[44]

—

Vos longs soleils, votre ombre, et vos vertes fraîcheurs.

Où les anges riaient dans nos vierges délires

Où nos fronts s'allumaient sous de chastes rougeurs.

... ..

O mes amours d'enfance, ô mes chastes amours!

... ..

O vous dont les miroirs se ressemblent toujours!

—

Qui, lorsque l'insomnie ouvrait mes yeux dans l'ombre

Me faisait des tableaux plus doux que le sommeil?

—

La réputation commence avec la vie.

... ..

Vieux, va t'asseoir paisible au banc du souvenir.

—

Mes jours purs sous tes traits repassent devant moi.

... ..

Mon cœur a fait le tien, il s'y renfermera

... ..

Que tes cheveux sont doux étends-les sur mes larmes

Comme un voile doré sur un noir souvenir!

... ..

Qu'un si petit visage enferme de portraits:

De tout ce que j'aimais tu m'offres quelques traits
Que d'anges envolés sans pouvoir les décrire
Dans ton sourire errant reviennent me sourire!

... ..

Quand on me leva seule et comme trop légère...

... ..

O femme aimez-vous par vos secrets de larmes,
Par vos devoirs sans bruit où s'effeuillent vos charmes;
Après vos jours d'encens dont j'ai bu la douceur
Quand vous aurez souffert appelez-moi: ma sœur!

—

Car au soleil couchant du fond de leurs familles
Glissaient au rendez-vous les plus petites filles
Pareilles aux ramiers que l'on se plaît à voir
S'abattre et s'étaler au bord de l'abreuvoir
Dans le gravier qui brille étaler leur plumage

Et roucouler entre eux leur bonheur sans nuage

... ..

Et quand vient me chercher le rêve aux longues ailes

—

Et je devins confuse en pesant mon devoir

... ..

[=Fragment=]

Nous qui portons les fruits sur la terre où nous sommes

Si fortes pour aimer, nous tendres sœurs des hommes

O mères, pourquoi donc les mettons-nous au jour,

Ces tendres fruits volés à notre ardent amour?

A peine ils sont à nous qu'on veut nous les reprendre

O mères, savez-vous ce qu'on va leur apprendre?

A trembler sous un maître, à n'oser, par devoir,

Qu'une fois tous les ans demander à nous voir,

A détourner de nous leurs mémoires légères.
Alors que sauront-ils? Les langues étrangères,
Les vains soulèvements des peuples malheureux,
Et les fléaux humains toujours armés contre eux.
C'est donc beau? Mais le temps saurait les en instruire,
Candeur de mon enfant on va bien vous détruire!

—

Dire qu'il faut ainsi se déchirer soi-même,
Leur porter son enfant, seule vie où l'on s'aime,
Seul miroir de ce temps où les yeux sont pleins d'or

... ..

Son enfant! ce portrait, cette âme, cette voix,
Qui passe devant nous comme on fût une fois

... ..

Ses longs cheveux cendrés que je baisais toujours[45]
Sans savoir que ce fût le livre de ces jours.

Tu baiseras les miens si l'amour me les donne,
Si tu sais où j'ai pris cette grave couronne.

—

[=Fragment=]

Vous du moins Vierge blanche immobile et soumise
Et seule au bord de l'eau pensivement assise,
Les mains sur votre cœur et vos yeux sur mes yeux,
Parlez-moi, Vierge mère, ô parlez-moi des cieux!
Parlez! vous qui voyez tout ce que j'ai dans l'âme.
Vous en avez pitié puisque vous êtes femme.
Cet *amour des amours* qui m'isole en ce lieu
Ce fut le vôtre; eh bien, parlez-en donc à Dieu!
Sans reproche, sans bruit, douce reine des mères,
Cachez dans vos pardons mes révoltes amères,
Couvrez-moi de silence, et relevez mon front
Baissé sous le chagrin comme sous un affront.

—

O champs paternels hérissés de charmillles

Où glissent le soir des flots de jeunes filles

—

Et si tendre et si mère! et si semblable à Dieu!

[39] A rapprocher comme vision terrestre de la dernière pièce

des poésies posthumes.

[40][42] Ailleurs.

Mystérieux sanglot dont les pleurs sont en nous.

[41] Ailleurs.

L'enfant *dont le cœur est à jour*.

[43] Les vers suivants qu'il eût fallu ranger sous ce chef ont été maintenus ici pour ne pas dénombrer ce sublime fragment.

[44] Inès—sa fille morte.

[45] Ailleurs.

Vos lauriers m'alarmaient à l'ardeur des flambeaux
Ils cachaient vos cheveux que j'avais faits si beaux!

FOI

Mon Dieu, je n'ose plus aimer qu'à vos genoux.

La prière m'offrit sa douceur imprévue.

—

Et le pardon qui vint un jour de pénitence,
Dans un baiser de paix redorer l'existence.

—

[=Fragment=]

Et Dieu nous *unira d'éternité*. Prends garde!
Fais-moi belle de joie! et quand je te regarde,
Regarde-moi, jamais ne rencontre ma main
Sans la presser. Cruel! on peut mourir demain,
Songe donc! Crains surtout qu'en moi-même enfermée,
Ne me souvenant plus que je fus trop aimée
Je ne dise, pauvre âme oublieuse des cieux
Pleurant sous mes deux mains, et me cachant les yeux:
«_Dans tous mes souvenirs je sens couler mes larmes_;

Tout ce qui fit ma joie enfermait mes douleurs;
Mes jeunes amitiés sont empreintes des charmes
Et des parfums mourants qui survivent aux fleurs.»

—

Car j'ai là comme une prière
Qui pleure pour lui nuit et jour;
C'est la charité dans l'amour,
Ou c'est sa parole première.
Qu'elle enfermait d'âme et de foi.
Sa voix jeune et si tôt parjure.
J'en parle à Dieu sans son injure
Pour que Dieu l'aime autant que moi.

—

Puis entre Dieu qui juge et ma crainte éblouie
Il étendra sa main

Ce nœud tissu par nous dans un ardent mystère
Dont j'ai pris tout l'effroi,
Il dira que c'est lui, si la peur me fait taire;
Et s'il brûla son vol aux flammes de la terre,

Je dirai que c'est moi.

—

Non qu'en frappant sur moi l'éternité s'apaise

—

Partout quelque oiseau chante au fond de mon sommeil

Naguère quand leurs traits dans l'ombre m'ont touchée

Je m'en allai vers Dieu; j'y retourne aujourd'hui

Car sa main est pour tous, et je m'y sens cachée.

... ..

Et sous cette main qui délivre

J'entrerais *comme tous* aux cieux.

Là leur or ne pourra les suivre;

Moi je n'y porterai qu'un livre

Fermé maintenant à leurs yeux.

Ce livre, ce cœur plein d'orages

Plein d'abîmes et plein de pleurs

Déchiré dans toutes ses pages

Dieu, sauveur de tous les naufrages

Aura la clef de ses douleurs.

—

D'où vient, sinon d'en haut cette lumière étrange
Dans les moments profonds que nous ouvre le sort.

—

Sur la terre où rien n'est durable
Que d'espérer.

... ..

Dites moi si dans votre monde
La mémoire est calme et profonde.

—

J'ai levé mes deux mains entre vous et ma crainte

... ..

Je fuyais. Mais, Seigneur! votre incessante flamme
Perçait de mes détours les fragiles remparts

Et dans mon cœur fermé rentrait de toutes parts.

—

Quand plus rien ne s'allume aux sombres horizons

Et que la lune marche à travers un long voile

O Vierge! ô ma lumière! en regardant les cieux

Mon cœur qui croit en vous voit rayonner vos yeux.

... ..

Et tous les passagers l'un à l'autre inconnus

Se regardent disant: «D'où sommes-nous venus?»

—

Ne me reviendras-tu que dans l'éternité?

—

La prière toujours allumant son sourire

Quand l'ange gardien passe et l'aide à la mieux dire.

—

Fais tant et si souvent l'aumône

Qu'à ce doux travail occupé

La mort te trouve et te moissonne

Comme un lys pour le ciel coupé[46]

—

Elle allait chantant d'une voix affaiblie
Mêlant la pensée au lin qu'elle allongeait
Courbée au travail comme un pommier qui plie
Oubliant son corps d'où l'âme se délie

... ..

Ne passez jamais devant l'humble chapelle
Sans y rafraîchir les rayons de vos yeux

... ..

Et c'est sans mourir une visite aux cieux.

... ..

N'ouvrez pas votre aile aux gloires défendues,
De tous les lointains juge-t-on la couleur?

Les voix sans écho sont les mieux entendues,
Dieu tient dans ses mains les clefs qu'on croit perdues
De tous les secrets lui seul sait la valeur.

—

Je vais au désert plein d'eaux vives
Laver les ailes de mon cœur
Car je sais qu'il est d'autres rives
Pour ceux qui vous cherchent, Seigneur.

... ..

Vous qui comptez les cris fervents

—

Lui dont les bras cloués ont brisé tant de fers[47]

—

Je vous obtiens déjà puisque je vous espère
Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

—

Ne dis jamais: «Personne» où l'abandon te prend

—

Sous le toit d'aubépines
Qui lui sert de palais
L'oiseau chante matines
Dans l'arbre pur et frais.
Les enfants du village
Sont ses anges élus
Et les bruits du feuillage
Lui sonnent l'Angélus!

—

Doux Maître! nous venons sans passé, sans remords
Vous prier tendrement pour nos frères les morts.
Qu'ils sortent du tombeau comme nous de nos langes
Doux Père! accordez-leur encor des ailes d'anges.
Si pour les racheter nous n'avons pas de pleurs,
Dieu des petits enfants, prenez toutes nos fleurs.

—

En regardant couler nos flots
Penché sur ce monde qu'il aime
Jésus triste au fond de lui-même

Retrouve de divins sanglots.

[46] Ailleurs:

Enfin, faites tant et si souvent l'aumône,
Qu'à ce doux travail ardemment occupé
Quand vous vieillirez—tout vieillit, Dieu l'ordonne
Quelque ange en passant vous touche et vous moissonne
Comme un lys d'argent pour la Vierge coupé.

... ..

Je l'embrasse de l'âme, et je le vois charmant

... ..

Il est beau du malheur écrit sur sa figure

... ..

Le jour où l'enfant le console
Par une colombe qui vole,
Dieu le sait vite, avant le soir

... ..

Dieu voilé parle en lui. Souvent ses vieux lambeaux
M'ont paru lumineux comme si de flambeaux,
Comme si de rayons d'une auréole sainte
Sa tête blanchissante et paisible était ceinte.

[47] Ailleurs:

Je suis le grand souffle exhalé sur la croix
Où j'ai dit: Mon Père! on m'immole, et je crois.

NATURE

Charme des blés mouvants, fleurs des grandes prairies,
Tumulte harmonieux élevé des champs verts.

L'oiseau silencieux fatigué de bonheur,
Le chant vague et lointain du jeune moissonneur

Le printemps est si beau, sa chaleur embaumée
Descend au fond des cœurs réveillés et surpris
Une voix qui dormait, une ombre accoutumée
Redemande l'amour à nos sens attendris.

Car l'imprévoyante colombe
Qui librement passait dans l'air
Au trait parti comme l'éclair
Tressaille, tourne, expire et tombe,
Aux pieds du tranquille chasseur
Et nul ange ici-bas n'a vengé sa douceur!

Va. Tu n'as que le temps de deviner l'amour! (l'éphémère)

Né dans le feu, ton vol en cercles s'y déploie

Et sème des anneaux de lumière et de joie.

... ..

Nul adieu ne viendra gémir dans l'harmonie

De ton jour de musique et d'ivresse infinie.

... ..

Les feuillets de ton sort sont des feuilles de rose.

... ..

Tu n'as point à traîner ton cœur lourd comme un livre

—

La nuit se sillonnait de songes transparents.

—

Ils ne se faisaient qu'un pour être à deux toujours!

... ..

On eut dit qu'ils s'aimaient jusqu'à manquer d'haleine.

Je ne les plaignais pas d'être roseaux, j'aimais.

Et de ce frais hymen montait une harmonie

Qui parlait! qui chantait! Triste, intime, infinie

... ..

Souvent d'un rossignol la nocturne prière

Descendait se mouiller dans leurs frissons charmants

—

Viens, on dirait la nuit au fonds des bois couchée,

Pas une aile d'oiseau n'éveille l'air encor.

Le rossignol se tait quand la lune est cachée

Hors toi, sous tes parfums, fleur brûlante et penchée

La nuit enchaîne tout dans son muet accord.

Viens, les premiers lilas sous l'ombre et la verdure
Soufflent au loin leur nom, leur forme, leurs couleurs
La terre ne dort pas, elle ouvre sa ceinture,
Son sourire invisible encense la nature
Et son hymne au soleil va s'élancer des fleurs.

—

Les pigeons sans lien sous leur robe de soie
Mollement envolés de maison en maison,
Dont le fluide essor entraînait ma raison;
Les arbres, hors des murs penchant leurs têtes vertes;
Jusqu'au fond des jardins les demeures ouvertes,
Le rire de l'été sonnant de toutes parts...

—

La lune large avant la nuit levée
Comme une lampe avant l'heure éprouvée

—

Les rumeurs du jardin disent qu'il va pleuvoir.
Tout tressaille averti de la prochaine ondée

... ..

Laissez pleuvoir, ô cœurs solitaires et doux.

—

Là-bas les ramiers blancs flottaient à longues voiles
Et semblaient en plein jour de filantes étoiles

—

Jeune on a tant aimé ces *parcelles de feu*.^[48] (abeilles)
Ces gouttes de soleil dans notre azur qui brille
Dansant sur le tableau lointain de la famille
Visiteuses des bleds où logent tant de fleurs,
Miel qui vole émané des célestes chaleurs
J'en ai tant vu passer dans l'enclos de mon père
Qu'il en fourmille au fond de tout ce que j'espère...

—

Pas une aile à l'azur ne demande à s'étendre
Pas un enfant ne rôde aux vergers obscurcis.

—

Oui la nuit à jamais, promets-la moi, je l'aime

Avec ses astres blancs, ses flambeaux, ses sommeils

—

Allez la mer! Allez, navire enflé de voiles

La danse vous salue au fonds de vos couleurs.

—

Ma mère, entendez-vous quand la lune est levée

L'oiseau qui la salue au fond de sa couvée?

Ne fait-il pas rêver les arbres endormis?[49]

—

Au colombier fermé nul pigeon ne roucoule,

Sous le cygne endormi, l'eau du lac bleu s'écoule

—

Le Christ est beau, je l'aime et je joue au calvaire

Où j'ai fait un jardin tout bleu de primevère

—

L'orme et le tilleul versent leur ombre noire

—

_Ce papillon tardif que la fraîcheur attire

Baise dans vos cheveux les lilas effeuillés_

—

On avait couronné la vierge moissonneuse
Le village à la ville était joint par des fleurs.

[48] Vers vraiment virgiliens.]

[49] Qui fait rêver les oiseaux dans les arbres.

VERLAINE.

L'AMOUR DES FLEURS

Il semble que les fleurs alimentent ma vie.

Vois dans l'eau, vois ce lys dont la tête abaissée
Semble se dérober au sourire des cieux.

—

Dieu couvrez-le des fleurs qu'en silence il cultive.

—

En voyant fuir mes fleurs que n'attendait personne

—

Fleur naine et bleue et triste où se cache un emblème
(myosotis)

Où l'absence a souvent respiré le mot: J'aime!

Où l'aile d'une fée a laissé des couleurs

Toi qu'on devrait nommer le colibri des fleurs

... ..

Va donc comme un œil d'ange éveiller son courage.

—

*Quand l'oiseau sans musique erre aux champs sans
couleurs,*

Je ne me sens pas vivre et je ressemble aux fleurs

Aux pauvres fleurs baissant leurs têtes murmurantes

Et qu'on prendrait de loin pour des âmes pleurantes.

—

Un ruban gris qui serpentait dans l'herbe

De réséda nouant l'humide gerbe

—

Et votre vie à l'ombre est un divin moment

—

Inclinez-vous le soir, sur les dernières larmes
Qui s'épanchent sur vous du fond de mes secrets.

... ..

Par les beaux clairs de lune aux lambris de ma chambre
Que de bouquets mourants vous avez fait pleuvoir!

... ..

Sortis de vos plis verts où les jasmins respirent
Que de songes sur moi vinrent causer le soir!

—

Croyant que les fleurs ont aussi leurs familles
Et savent pleurer comme les jeunes filles.

L'AMOUR DE L'EAU

Que vos ruisseaux clairs dont les bruits m'ont parlé
Humectent sa voix d'un long rythme perlé...

Si son ombre a passé dans votre eau fugitive,

Nymphe

... ..

Si l'image qui fuit vous devient étrangère

De quoi vous plaignez-vous, nymphe sans souvenir?

—

Ce ruisseau paraît calme, et pourtant il soupire,

On ne sait trop s'il fuit, s'il cherche, s'il attend,

Mais il est malheureux puisque mon cœur l'entend.

... ..

On le dirait joyeux de caresser des fleurs

... ..

Si je pouvais chanter je ne l'entendrais pas.

—

Que la fleur soit contente en s'y voyant éclore.

... ..

Appelant un secret qu'elle ne comprend pas

... ..

Une image nouvelle y glisse tous les jours

—

Quand le dernier rayon d'un jour qui va s'éteindre

Colore l'eau qui tremble et qui porte au sommeil

—

Si mon étoile brille

Et trace encor mon nom dans la Scarpe d'argent.

—

Viens ranimer le cœur séché de nostalgie

Le prendre et l'inonder d'une fraîche énergie.

En sortant d'abreuver l'herbe de nos guérets
Viens, ne fût-ce qu'une heure, abreuver mes regrets.

... ..

[=Fragment=]

Sur toi dont l'eau rapide a délecté mes jours
Et m'a fait *cette voix qui soupire toujours*.

Dans ce poignant amour que je m'efforce à rendre
Dont j'ai souffert longtemps avant de le comprendre
Comme d'un pâle enfant on berce le souci
Ruisseau, tu me rendrais ce qui me manque ici.

Ton bruit sourd se mêlant au rouet de ma mère
Enlevant à son cœur quelque pensée amère
Quand pour nous le donner elle cherchait là-bas
Un bonheur attardé qui ne revenait pas.

Cette mère, à ta rive elle est assise encore,
La voilà qui me parle, ô mémoire sonore!
O mes palais natalis qu'on m'a fermés souvent
La voilà qui les rouvre à son heureuse enfant.

Je ressaisis sa robe, et ses mains, et son âme!
Sur ma lèvre entr'ouverte elle répand sa flamme
Non! par tout l'or du monde on ne me paîrait pas
Ce souffle, ce ruisseau qui font trembler mes pas!

—

[=Fragment=]

Un ruisseau, frais enfant d'une source cachée
Promenait sur les fleurs son humide cristal;
L'herbe au pied du miroir n'était jamais penchée;
Il y versait la vie à flot toujours égal.
Harmonieux passant son mobile murmure
Enchantait la nature:
Un doux frémissement, quand de ses molles eaux
Il mouillait les roseaux

Avertissait au loin quelque nymphe altérée
Qu'un filet d'eau coulait sous les saules tremblants;
Et la bergère, au soir, dans la glace épurée
Venait baigner ses pieds brûlants.

—

[=Fragment=]

Toi ne passe jamais à l'angle de la rue,
Où notre église encor n'est pas toute apparue
Sans t'arrêter au bruit qui filtre sous tes pas
Pour écouter un peu ce qu'il chante tout bas.
Il chante le passé, car il a vu nos pères;
Il a la même voix que dans nos temps prospères!
Livre tes longs cheveux au ruisselant miroir
Et regarde longtemps ce que j'y voudrais voir!
_Ton visage étoilé dans les cercles humides
Parsemant leurs clartés de sources limpides_
Et les multipliant au fond du puits songeur
Pour y porter le jour, comme ils font dans mon cœur!
Alors qu'il soit béni, le salubre nuage

Ayant de tous les tiens miré l'errante image!

Monte sur la margelle et bois à ton plein gré

Son haleine qui manque à mon sang altéré!

LE RYTHME

Sonore tremblement qui m'attriste et que j'aime.

Leur prestige est si doux pour un cœur attristé. (les vers)

—

Cet art consolateur d'une âme déchirée.

—

Pourquoi déifier vos immobiles peines?

—

LE SILENCE

Moi, je veux du silence, il y va de ma vie!

Voilà le souvenir au pénétrant silence;
Sans philtre, sans breuvage, il endort la douleur.

—

Un coin vert où jamais on n'entend rien gémir
J'y voudrais bien aller! j'y voudrais bien dormir!
S'il vous plaît, qu'on m'y porte. Il me faut du *silence*
Un saule au doux frisson que l'air baigne et balance.

... ..

Tant de bruits sur la terre ont étourdi mon âme!

—

Béni soit le coin sombre où s'isole mon cœur!

—

Cherchant de l'ombre à part afin d'oser dormir!

—

Déjà son esprit prenant goût au silence.

ÉTERNITÉ

Et Dieu nous unira d'éternité...

Que je lui dise: «Viens, plus d'absence entre nous,

Viens, j'expié pour toi ton infidèle flamme»

Il me reconnaîtra. Saisi d'un doux remords

Il ne verra plus que mon âme,

Il me trouvera belle alors.

—

Et ta main, du repos marquant l'étroit espace

Y jeta quelques fleurs pour y garder ta place.

—

Et moi, quand dans la tombe on me fera descendre

Des papillons légers voleront-ils sur moi?

Les oiseaux viendront-ils y chanter sans effroi?

Les rayons du soleil toucheront-ils ma cendre?

—

Et le pauvre interdit à ta porte fermée

... ..

Humble fille de la nature[50]

Elle aimait la fleur sans culture

Qui naît et meurt au fond des bois.

Son âme brûlante et craintive

Aimait l'eau mobile et plaintive.

Qui répond aux plaintives voix.

Comme l'impatiente abeille

Quitte une rose moins vermeille

Emportant dans les airs son parfum précieux

Cette jeune Albertine *en silence éveillée*

Quittant avant le soir sa couronne effeuillée

Vient de s'en retourner aux cieux.

... ..

Pourquoi ces tendres fleurs dans leur avril écloses

Tombent-elles souvent sans attendre l'été?

—

On verra par mes soins, quelque feuille de lierre
De son étroit asile embrasser le contour.

—

Contemplez ce nuage. Hélas! il nous ressemble,
Il va vite. En courant, levez parfois les yeux.
N'ayez peur, mes amis, je serai dans les cieux.[51]

—

Depuis j'allai m'asseoir aux tombes délaissées,
Leur tranquille silence éveillait mes pensées,
Y cueillir une fleur me semblait un larcin.

... ..

Autrefois... qu'il est loin le jour de son baptême
Nous entrâmes au monde un jour qu'il était beau:
Le sel qui l'ondoya fut dissous sur moi-même,
Et le prêtre pour nous n'alluma qu'un flambeau.

... ..

Oui, je reconnâitrai tes traits pâles, charmants,
Miroirs de la piété qui marchait sur tes traces,
Qui pleurait dans ta voix, angélisait tes grâces,
Et qui s'enveloppait dans tes doux vêtements.

... ..

Oui tu ne m'es qu'absente, et la mort n'est qu'un voile
Albertine! et tu sais l'autre vie avant moi.
Un jour j'ai vu ton âme aux feux blancs d'une étoile,
Elle a baisé mon front, et j'ai dit: «c'est donc toi!»

—

Enfant, quand je pleurais, sans le voir de mes yeux
D'un ange, autour de moi, je sentais la présence.

... ..

Et je ne l'entends plus. J'entends toujours mon âme!

Toujours elle se plaint; jamais elle ne dort:
Et cette âme où passa tant de pleurs, tant de flamme,
Le ciel qui la sait toute en voudra-t-il encor?

—

Car on dit que longtemps encore
L'âme retourne au monument,
Glissant du ciel à chaque aurore
Pour épier ce qu'elle adore
Et que parfois c'est vainement.

—

L'homme achète longtemps le bienfait de la mort.

—

Et le vrai, c'est la mort!—et j'attends son secret.

... ..

Oh! ce sera la vie. Oh! ce sera vous-même,
Rêve, à qui ma prière a tant dit: je vous aime.
Ce sera pleur par pleur et tourment par tourment

Des âmes en douleurs le chaste enfantement.

—

O vie! ô fleur d'orage! ô menace! ô mystère!

O songe aveugle et beau!

Réponds! ne sais-tu rien en passant sur la terre

Que ta route au tombeau?

—«Ingrate, a dit la vie, à qui donc l'espérance,

Fruit divin de ma fleur?

Vous retournerez-vous vers un jour de souffrance

Dans l'éternel bonheur?

Si vous n'entendez pas tant de voix éternelles,

Que sert de vous parler?

Vos pieds sont las, pliez! Dieu vous mettra des ailes,

Et vous pourrez voler.

De vos fronts consternés, mères inconsolables

Les cyprès tomberont,

Quand, pour vous emmener, messagers adorables,

Vos enfants descendront.

Vos sanglots se perdront dans de longs cris de joie,
Quand vous verrez la mort
Bercer aux pieds de Dieu son innocente proie
Comme un agneau qui dort.

La mort, qui reprend tout, sauve tout sous ses ailes;
Sa nuit couve le jour,
Elle délivre l'âme, et les âmes entre elles
Savent que c'est l'amour!»[52]

—

Un enfant plus léger, plus peureux de la terre
Et qui s'en retournait habillé de mystère

—

J'ai peur de voir tomber les voiles de mon âme
J'ai peur qu'elle s'en aille à la porte des cieux
Pleurer longtemps et nue, et devant bien des yeux.

—

Mourir! on ne meurt pas quand on le pense. Une âme

Prend ses ailes longtemps avant de s'envoler.

—

Peut-être qu'à son insomnie

Ton âme suspendue un soir

De sa pénitence finie,

Viendra respirer et s'asseoir

Puis ouvrant doucement la porte

Du séjour où Dieu la remporte

Elle me dira: «Ne crains rien»

Les cieux sont grands, les morts sont bien.

J'ai déjà tant d'âmes aimées

Sous ce lugubre vêtement!

Tant de guirlandes parfumées

Qui pendent au froid monument,

Par le souffle mortel atteintes

D'où mon nom sortait plein d'amour,

Et qui m'appelleront un jour!

Notre corps ne faisait plus d'ombre

Comme dans ce triste univers
Et notre âme n'était plus sombre:
Le soleil passait au travers.

—

La mort vient de fermer les plus beaux yeux du monde,
Nous ne les verrons plus qu'en regardant les cieux.

... ..

O beauté souveraine à travers tous les voiles.[53]
Tant que les noms aimés retourneront aux cieux
Nous chercherons Delphine à travers les étoiles
Et son doux nom de sœur humectera nos yeux.

—

Tel qu'un homme hâté s'arrête de courir
Et dit en lui: «C'est vrai pourtant il faut mourir.»
Puis qui reprend sa route avec la tête basse
Comme si d'un fardeau son épaule était lasse?
Ah! c'est que des points noirs troublent un ciel vermeil

Quand nos yeux éblouis ont trop vu de soleil...

—

Elle entre, et bien des yeux qui paraissent fermés (la lune)
Sont par des pleurs sans bruit ouverts et consumés.

... ..

N'as-tu pas pour cortège un flot de jeunes âmes
Mêlant à ses lueurs de vacillantes flammes

... ..

Nous avons mis leurs noms sous des touffes de roses

... ..

Merci! toi qui descends des divines montagnes
Pour éclairer nos morts épars dans les campagnes
Dans leur étroit jardin tu viens les regarder,

Et contre l'oubli froid tu sembles les garder.

... ..

Au bout de tes rayons promenés sur nos fleurs,
Comme un encens amer prends un peu de mes pleurs.

... ..

—

Plus loin des moissonneurs penchés sur leur faucille
Devinaient et plaignaient ce poids de jeune fille
Au deuil blanc, car pressé de vivre et de souffrir
L'homme partout s'attarde à regarder mourir.

—

Tandis que de ses yeux la mémoire infidèle
S'effaçait, comme on voit aux approches du soir
Par degrés se ternir les clartés d'un miroir

—

Faite à souffrir
Devant pour être morte,

Si peu mourir.

... ..

Quand l'_autre moissonneuse

Forte en tous lieux_

—

Quand la nuit descendit sur l'ardent paysage

Quand tout bruit s'effaça l'astre au tendre visage

Vers une croix nouvelle allongea ses fils d'or

Comme un baiser de mère à son enfant qui dort.

—

Le sourire défaille à la plaie incurable

... ..

Adieu sourire, adieu jusque dans l'autre vie

Si l'âme, du passé n'y peut être suivie!

Mais si de la mémoire on ne doit pas guérir.

A quoi sert, ô mon âme, à quoi sert de mourir?

—

Il est du moins au-dessus de la terre
Un champ d'asile où monte la douleur;
J'y vais puiser un peu d'eau salulaire
Qui du passé rafraîchit la couleur.

—

Par un rêve dont la flamme
Éclairait mes yeux fermés

... ..

Viens ne crains pas leur silence
Ni leurs yeux ouverts sans voir
Le sommeil qui les balance
N'a de vivant que l'espoir.

Sous une forme reprise
Et qui nous ressemblera
Avec un cri de surprise

Chacun se reconnaîtra.

Quoi, c'est lui! c'est toi! c'est elle!

Retentira de partout,

Et l'on proclamera belle

La mort vivante et debout.[54]

—

Et pour gagner l'autre vie

Retourne avec les mourants.

—

Ah! je sens que je fus colombe

En voyant vos ailes s'ouvrir (oiseaux)

Et pour vous suivre par la tombe

J'ai déjà moins peur de mourir.

—

Oui le Pylade ailé de ta coureuse enfance

Doux et muet témoin de tes ébats naïfs

Qui se laissait aimer et gronder sans défense

Qui savait te répondre en murmures plaintifs

Ton camarade est mort.

... ..

Ce qu'on aime est si triste ainsi gisant et froid

... ..

A ton beau ramier bleu tu penseras toujours

—

Dans votre épreuve solitaire

Ne demandez pas le bonheur.

Sa semence est dans votre cœur

Et n'éclora pas sur la terre

—

Et mes bras s'étendaient pour imiter leurs ailes

... ..

Oui la rose a brillé sur mon riant voyage

Tous les yeux l'admiraient dans son jeune feuillage;[55]

L'étoile du matin l'aidait à s'entr'ouvrir

Et l'étoile du soir la regardait mourir.

Vers la terre déjà sa tête était penchée;

L'insecte inaperçu s'y creusait un tombeau

La feuille murmurait en tombant desséchée

Déjà la nuit: déjà... Le jour était si beau!

—

[=Fragment=]

Venez-vous en courant dire: Préparez-vous

Bientôt vous quitterez *ce que l'on croit la vie*.

Celle qui vous attend seule est digne d'envie:

Ah! venez dans le ciel la goûter avec nous!

Ne craignez pas, venez! Dieu règne sans colère;

De nos destins charmants vous aurez la moitié.

Celle qui pleure, hélas! ne peut plus lui déplaire;

Le méchant même a sa part de pitié.

Sous sa main qu'il étend, toute plaie est fermée;

Qui se jette en son sein ne craint plus l'abandon;

Et le sillon cuisant d'une larme enflammée
S'efface au souffle du pardon.
Embrassez-nous! Dieu nous rappelle
Nous allons devant vous, mères ne pleurez pas!

—

L'amour ce ciment des âmes

... ..

Là-bas où finit la terre
Rejoint la mère à l'enfant

—

De tendresse et de mystère
Dès qu'il eut rempli ces lieux

—

Qui sait si votre enfant qui flotte dans vos larmes
N'a pas au seuil de Dieu rencontré mon enfant?
Qui sait si leurs mains d'ange un moment réunies
N'ont pas pesé là-haut nos peines infinies
Et pleurant de l'amour qu'on leur garde en ce lieu

N'ont pas compté nos pleurs pour les offrir à Dieu?

—

Comme si mon enfant puissante avec douceur

—

Une femme pleurait des pleurs d'une autre femme

Elles ont leurs secrets qu'elles plaignent toujours...

Celle qui regardait reconnaissait son âme

... ..

—

Vous qui n'avez jamais parlé

Dans notre monde désolé

N'apprenez pas la langue austère

Et les durs sanglots de la terre.

Envolez-vous, mais, par pitié,

De nos pleurs portez la moitié

Dans le manteau bleu de la vierge;

Et nous brûlerons un beau cierge

Au pied de votre blanc berceau

Pour que l'arbre et son arbrisseau

Revivent aux montagnes pures,
Loin des autans, loin des souillures,
Loin de ce monde désolé
Où vous n'avez jamais parlé.[56]

[50] Épitaphe d'Albertine (page 228. *Albertine*.)

[51] C'est là-haut dans le ciel qu'il me faut chercher mon
père

et ma mère, leurs chers visages m'apparaissent entourés
d'une

lumineuse auréole, ils ne sont plus de la terre, ils ne
comptent

plus pour mon foyer.

AURORA LEIGH.

[52] Tout le souffle du poème de Victor Hugo sur la mort de
Claire avec le rythme de Malherbe dans son poème sur la
mort de

Rosa.

[53] Lumière de l'âme, ô beauté!

LECONTE DE LISLE.

[54] La mort a été absorbée dans la victoire.

S. PAUL.

[55] Hæc viret angusto foliorum, tecta galero.

[56] Petite pièce si étonnamment descriptive avec son dernier

vers renouvelé du premier et posant comme un doigt sur deux

lèvres.

PIÈCES A LIRE[57]

(Édition Lemerre)

Pages Tomes

Les roses de Saadi 273 II

La prière perdue 45 I

Croyance 11 II

La vie et la mort du ramier 198 I

Les cloches et les larmes 267 II

Pour endormir l'enfant 97 III

Dormeuse 70 III

Le nuage et l'enfant 109 III

L'enfant et la foi 206 III

Les enfants à la communion 201 III

Prière des orphelins 262 III

Au soleil 204 III

Prison et printemps 105 II

Refuge 336 II

Renoncement 354 II

La couronne effeuillée 350 II

[57] En complément de cette *Étude* et comme types brefs et concrets des principaux mouvements qui y sont spécifiés.

LA VIE ET LA MORT DU RAMIER

De la colombe au bois c'est le ramier fidèle;
S'il vole sans repos, c'est qu'il vole auprès d'elle;
Il ne peut s'appuyer qu'au nid de ses amours,
Car des ailes de feu l'y réchauffent toujours!

Laissez battre et brûler deux cœurs si bien ensemble;
Leur vie est un fil d'or qu'un nœud secret assemble,
Il traverse le monde et ce qu'il fait souffrir:
Ne le déliez pas! Vous les feriez mourir!

Ils ne veulent à deux qu'un peu d'air, un peu d'ombre,
Une place au ruisseau qui rafraîchit le cœur;
Seuls, entre ciel et terre, un nid suave et sombre,
Pour s'entre-aider à vivre, ou cacher leur bonheur!

Quand vous ne verrez plus passer par ce rivage
Cette blanche moitié de la colombe aux bois,
N'allez pas croire au moins que l'un d'eux soit volage:
Bien qu'ils aiment toujours, ils n'aiment qu'une fois!

Laissez-vous entraîner sur leurs traces perdues
Vers le nid, doux sépulcre alors silencieux,
Et vous y trouverez quatre ailes détendues
Sur deux cœurs mal éteints rallumés dans les cieux!

DORMEUSE

Si l'enfant sommeille,
Il verra l'abeille,
Quand elle aura fait son miel,
Danser entre terre et ciel,

Si l'enfant repose,
Un ange tout rose,
Que la nuit seule on peut voir,
Viendra lui dire: «Bonsoir!»

Si l'enfant est sage,
Sur son doux visage
La Vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera,

Si mon enfant m'aime,
Dieu dira lui-même:
«J'aime cet enfant qui dort;

Qu'on lui porte un rêve d'or!

«Fermez ses paupières,
Et sur ses prières,
De mes jardins pleins de fleurs,
Faites glisser les couleurs.

«Ourlez-lui des langes
Avec vos doigts d'anges,
Et laissez sur son chevet
Pleuvoir votre blanc duvet.

«Mettez-lui des ailes
Comme aux tourterelles,
Pour venir dans mon soleil
Danser jusqu'à son réveil!

«Qu'il fasse un voyage
Aux bras d'un nuage,
Et laissez-le, s'il lui plaît,

Boire à mes ruisseaux de lait!

«Donnez-lui la chambre
De perles et d'ambre,
Et qu'il partage en dormant,
Nos gâteaux de diamant!

«Brodez-lui des voiles
Avec mes étoiles,
Pour qu'il navigue en bateau
Sur mon lac d'azur et d'eau!

«Que la lune éclaire
L'eau pour lui plus claire,
Et qu'il prenne au lac changeant
Mes plus fins poissons d'argent!

«Mais je veux qu'il dorme
Et qu'il se conforme
Au silence des oiseaux

Dans leurs maisons de roseaux!

«Car si l'enfant pleure,
On entendra l'heure
Tinter partout qu'un enfant
A fait ce que Dieu défend!

«L'écho de la rue
Au bruit accourue,
Quand l'heure aura soupiré,
Dira: «L'enfant a pleuré!»

«Et sa tendre mère,
Dans sa nuit amère,
Pour son ingrat nourrisson
Ne saura plus de chanson!

«S'il brame, s'il crie,
Par l'aube en furie
Ce cher agneau révolté

Sera peut-être emporté!

«Un si petit être
Par le toit, peut-être,
Tout en criant, s'en ira,
Et jamais ne reviendra!

«Qu'il rôde en ce monde,
Sans qu'on lui réponde!
Jamais l'enfant que je dis,
Ne verra mon paradis!

«Oui! mais s'il est sage
Sur son doux visage
La Vierge se penchera,
Et longtemps lui parlera.»

RENONCEMENT

Pardonnez-moi, Seigneur, mon visage attristé,
Vous qui l'aviez formé de sourire et de charmes;
Mais sous le front joyeux vous aviez mis les larmes,
Et de vos dons, Seigneur, ce don seul m'est resté.

C'est le moins envié, c'est le meilleur peut-être.
Je n'ai plus à mourir à mes liens de fleurs;
Ils vous sont tous rendus, cher auteur de mon être,
Et je n'ai plus à moi que le sel de mes pleurs.

Les fleurs sont pour l'enfant; le sel est pour la femme:
Faites-en l'innocence et trempez-y mes jours,
Seigneur! quand tout ce sel aura lavé mon âme,
Vous me rendrez un cœur pour vous aimer toujours!

Tous mes étonnements sont finis sur la terre,
Tous mes adieux sont faits, l'âme est prête à jaillir
Pour atteindre à ses fruits protégés de mystère

Que la pudique mort a seule osé cueillir.

O Sauveur! soyez tendre au moins à d'autres mères,
Par amour pour la vôtre et par pitié pour nous!
Baptisez leurs enfants de nos larmes amères,
Et relevez les miens tombés à vos genoux!

LA COURONNE EFFEUILLÉE

J'irai, j'irai porter ma couronne effeuillée
Au jardin de mon père où revit toute fleur;
J'y répandrai longtemps mon âme agenouillée:
Mon père a des secrets pour vaincre sa douleur.

J'irai, j'irai lui dire, au moins avec mes larmes:
«Regardez, j'ai souffert...» Il me regardera,
Et, sous mes jours changés, sous ma pâleur sans charmes,
Parce qu'il est mon père il me reconnaîtra.

Il dira: «C'est donc vous, chère âme désolée,

La terre manque-t-elle à vos pas égarés?

Chère âme, je suis Dieu: ne soyez plus troublée;

Voici votre maison, voici mon cœur, entrez!...»

O clémence! ô douceur! ô saint refuge! ô Père!

Votre enfant qui pleurait vous l'avez entendu!

Je vous obtiens déjà puisque je vous espère

Et que vous possédez tout ce que j'ai perdu.

Vous ne rejetez pas la fleur qui n'est plus belle;

Ce crime de la terre au ciel est pardonné.

Vous ne maudirez pas votre enfant infidèle,

Non d'avoir rien vendu, mais d'avoir tout donné!

ERRATA

Pages Au lieu de: Lisez:

51 *souvent* pleines d'envol *parfois* pleines d'envol

62 *le froid ton poids*

68 *complot sanglot*

71 préférais préfé_re_rais

72 [note 23] Gaut_h_ier Gautier

99 pour quoi pourquoi

153 prend_s_ prend

186 C'est vrai C'est vrai *pourtant*

TABLE

Avant-propos 1

Prologue 11

I 13

II 27

III 43

IV 53

Appendice 81

Essai de classification 89

Pièces à lire 193

IMPRIMERIE G. RICHARD 5, RUE DE LA PERLE, PARIS